

Laverpilliere, A.
L'homme et ses ecrits

L'HOMME

ET

SES ÉCRITS

Comédie

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

A. LAVERPILLIÈRE (DE L'YONNE).

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 22 JANVIER 1833.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid!

LA FONTAINE.

PRIX : 3 FR. 50 C.



PARIS

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS;

PAULIN, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE.

1833

L'HOMME

ET

SES ÉCRITS

L'HOMME

ET

SES ÉCRITS.

Cette pièce a été représentée sur le Théâtre-Français
sous le titre de *le Sophiste.*

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, RUE DE LA MONNAIE, N. 11

L'HOMME

ET

SES ÉCRITS

Comédie

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

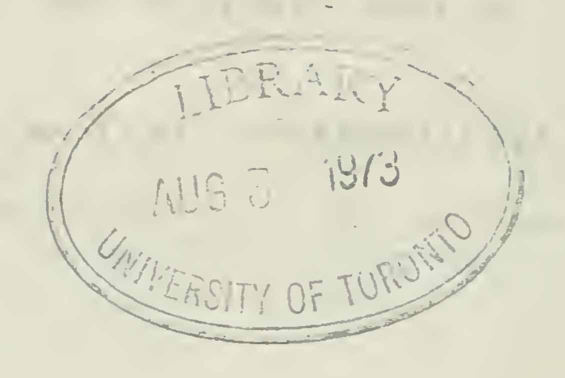
A. LAVERPILLIÈRE (DE L'YONNE).

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 22 JANVIER 1833.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid!
LA FONTAINE.



PARIS
J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIERE LE THÉATRE-FRANÇAIS;
PAULIN, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE.
1833



AVERTISSEMENT.

Cette comédie anti-despotique, anti-ministérielle, anti-doctrinaire, en 1817, époque de sa réception, n'a eu besoin que de subir de légers changemens pour être encore de circonstance en 1833.

MM. les Comédiens français, d'après le jugement qui les condamne à jouer ma pièce, avaient le droit de refuser les changemens que je pourrais faire au manuscrit qui était entre leurs mains au moment où le procès a commencé; mais je la fais imprimer comme j'aurais voulu qu'elle fût représentée, pour être plus digne de la bienveillance du public [1], et comme elle pourra l'être dans les

[1] Des variantes placées au bas des pages indiqueront les passages conformes à la représentation sur le Théâtre-Français.

départemens, si le *veto* préfectorial n'y apporte les mêmes obstacles qu'à Paris le *veto* ministériel.

Ma comédie donnera occasion de connaître au juste où en est réduite, en France, la liberté théâtrale, et si cette liberté est déjà, ainsi que plusieurs autres, enchaînée et bâillonnée.

DIALOGUE

ENTRE

L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR.

L'ÉDITEUR.

Ferez-vous une préface?

L'AUTEUR.

Pourquoi une préface?

L'ÉDITEUR.

Pour raconter vos tribulations dramatiques pendant seize longues années.

L'AUTEUR.

Messieurs les auteurs composant la commission dramatique ont, dans une lettre à messieurs les Comédiens français, donné sur cette affaire un exposé succinct, écrit avec autant de talent que d'énergie. A une époque où tant de gens s'isolent dans leur égoïsme, il est beau de voir des auteurs faire cause commune avec un auteur victime de

l'arbitraire ministériel occulte. La lettre de messieurs les membres de la commission dramatique est la meilleure préface que je puisse donner à ma comédie.

L'ÉDITEUR.

C'est fort bien, mais votre lutte contre le pouvoir ministériel occulte, pendant plus d'un an qu'a duré votre procès, peut fournir des détails....

L'AUTEUR.

Les tribunaux et les journaux en ont assez entretenu le public.

L'ÉDITEUR.

Les journaux n'ont pu tout dire, et vous, ne direz-vous rien de la singulière position d'un ministère de la Doctrine réduit à l'embarrassante alternative, ou de voir une partie des sottises doctrinaires immolées sur un théâtre royal par arrêt de la Cour royale, ou de mettre l'arrêt en état de siége, en s'arrêtant à l'heureuse idée d'obtenir pour votre pièce une chute officielle en l'absence du public; de ce public appelé trois fois par les affiches, trois fois renvoyé à l'improviste par d'autres affiches masquant les premières un peu avant l'ouverture des bureaux; de ce public qui s'obstine à venir à la première représentation d'une pièce dont bientôt ses applaudissemens anti-ministériels consolent l'auteur anti-ministériel? Ne citerez-vous point en passant le petit avocat Chaix, Mathieu Lænsberg du Palais,

prédisant à l'audience de la Cour royale la chute de votre comédie, qu'à l'audience du tribunal de commerce M. l'agréé Nouguier avait déclaré ne pouvoir être représentée qu'au milieu d'un régiment de cavalerie? Rien de ce ministre lilliputien qui, pour continuer glorieusement la guerre occulte commencée par son prédécesseur contre votre comédie, exerce sur elle une censure occulte; mais qui bientôt, instruit que de fidèles autographes mettront sous les yeux des spectateurs les passages supprimés, n'ose courir le risque d'un procès que l'auteur serait bien capable d'intenter contre un ministre, et même contre tout un ministère, et se décide prudemment à restituer à la pièce les passages supprimés; recommandant toutefois vos alexandrins conspirateurs à la surveillance de la police? Rien de l'homme aux fusils, dirigeant une armée de sergens de ville contre une armée de séditieux hémistiches? Tout cela n'est-il pas risible?

L'AUTEUR.

Rien de plus risible, sans doute, que des ministres jouant un pareil rôle; mais rien de plus sérieux que le motif qui les guide: celui d'étouffer la liberté théâtrale, en attendant mieux. Le procès que j'ai soutenu pour la défendre me semblait un devoir, je n'ai point hésité à le remplir. Dans cette occasion, le public a été à même de se convaincre qu'un simple citoyen armé de son bon droit

peut lutter avec succès contre le despotisme doctrinaro-ministériel.

Il est bon, au reste, il est utile qu'une phrase indépendante ou un vers consciencieusement satirique trouble le sommeil de ces hauts et puissans seigneurs à portefeuille, et leur apprenne qu'il est des gens qui, appréciant les hommes et les choses à leur juste valeur, savent prendre la mesure d'un ministre.

L'ÉDITEUR.

Mais, votre comédie, ne la défendrez-vous pas sous le rapport de l'intrigue que plusieurs journaux ont trouvée trop légère? Vous savez qu'à cet égard je partage leur opinion.

L'AUTEUR.

Ne voyez-vous pas qu'une intrigue plus forte eût nui à ma pièce, qui est en même temps comédie de caractère et de mœurs? Ajoutez que la politique y tient une grande place. Dans une pièce de ce genre, une intrigue attachante n'attirerait-elle pas l'intérêt des spectateurs aux dépens de l'attention que réclament les développemens de mœurs et de caractères? Les détails politiques ne sembleraient-ils pas retarder la marche de l'intrigue?

Quelle intrigue y a-t-il dans le Misantrope? Elle suffirait à peine à l'action d'un vaudeville de nos jours.

Dans les trois premiers actes de Tartuffe, l'action est,

pour ainsi dire, un hors d'œuvre, et ne commence réellement qu'à l'arrivée de Tartuffe.

Les trois premiers actes du Bourgeois-Gentilhomme sont consacrés à faire jouer le caractère de M. Jourdain dans des scènes dont la plupart sont épisodiques. Quelle est l'intrigue de cette dernière pièce? Une jeune fille veut épouser celui qu'elle aime, et craint d'être immolée tôt ou tard à la manie de son père qui veut que sa fille épouse un gentilhomme.

Le Malade imaginaire, lui, veut que sa fille épouse un médecin ; l'Avare veut donner la sienne à celui qui la prend sans dot.

Sauf les détails, c'est toujours à peu près sur la même intrigue que Molière a bâti ses pièces de caractère. Moi, son très-mince écolier, mais son très-sincère admirateur, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de suivre la poétique tracée par le grand maître.

Aristophane a fait des comédies politiques : quelle place l'intrigue tient-elle dans ses pièces?

Peut-être messieurs les journalistes, à la lecture de ma comédie, verront-ils que je ne pouvais la faire autrement sans manquer aux règles de l'art. Dans tous les cas, je leur dois à presque tous un double remerciement, pour la bienveillance de leurs éloges et pour la décence de leur critique.

L'ÉDITEUR.

Excepté au *Journal des Débats* et à *la Gazette de France*.

L'AUTEUR.

J'ai une obligation toute particulière au premier. En disant consciencieusement de ma comédie tout le mal que ses cornacs ministériels désirent que l'on en pense, il a dû en faire penser du bien à beaucoup de monde. L'âcreté de ses épigrammes ministérielles m'honore infiniment ; j'ose espérer qu'il fera pour ma pièce imprimée ce qu'il a fait pour ma pièce représentée.

Quant à la *Gazette*, j'ignore le motif de son courroux contre ma comédie. Je ne sache pas que jusqu'à ce jour la *Gazette* soit ministérielle, ni doctrinaire, ni.....

L'ÉDITEUR.

Vous tirez sur les jésuites.

L'AUTEUR.

Il me semble qu'elle a déclaré qu'elle n'est point jésuite.

L'ÉDITEUR.

Et les restrictions mentales?

L'AUTEUR.

Oh ! s'il en est ainsi, elle a fait son métier ; mon devoir, à moi, est de la remercier de m'avoir traité de manière à me prouver qu'elle a la certitude que les finances congréganistes pas plus que les fonds secrets n'ont jamais voyagé et ne voyageront jamais dans ma conscience, tout entière à ses

convictions. Ma plume n'a jamais été la propriété de la glèbe ministérielle dorée de tous les régimes.

L'ÉDITEUR.

Vous parlez comme un républicain.

L'AUTEUR.

Je le suis.

L'ÉDITEUR.

Vous ne l'avez pas toujours été.

L'AUTEUR.

Hélas! non. La restauration jésuitique a commencé ma conversion que la restauration doctrinaire a achevée. Pendant cet espace de temps, j'ai été à même de voir en action la politique et la morale des rois anciens et des rois tout neufs; et je puis affirmer que ce n'est point l'excès de leurs vertus qui m'a rendu républicain.

L'ÉDITEUR.

On ne vous accusera pas, du moins, de vous ranger du parti le plus fort.

L'AUTEUR.

Qui sait! l'avenir est à nous; et, pour le mûrir, j'ai confiance dans la royauté.

L'ÉDITEUR.

Hé! ne vous apercevez-vous point qu'à propos d'une comédie nous voilà tout-à-fait arrivés dans le domaine de la politique?

L'AUTEUR.

Tout finit aujourd'hui par la politique, comme dans l'ancien régime tout finissait par des chansons.

COPIE de la lettre adressée à MM. les Membres du comité de la Comédie-Française, par MM. les Auteurs composant la commission dramatique.

Paris, 6 janvier 1833.

MESSIEURS,

Une lettre de M. Laverpillière vient de nous instruire des faits suivans que nous nous empressons de vous rappeler, afin que vous puissiez juger ainsi du mérite de notre réclamation.

Il y a environ quinze ans, M. Laverpillière présenta à votre théâtre une comédie en vers, dont le titre était alors *le Sophiste* et qu'il appelle maintenant *l'Homme et ses écrits*. Cette comédie fut reçue à l'unanimité par MM. les comédiens qui composaient alors le comité de lecture.

Nous passerons sous silence les nombreuses démarches que fit M. Laverpillière pour arriver à la représentation de son

ouvrage; pendant treize ans que vous avez fait durer ces démarches, vous avez eu sans doute le temps de les apprendre et de les connaître. Beaucoup de promesses verbales furent faites, aucune ne fut accomplie.

L'année 1830 arriva, et M. Laverpillière, fatigué d'une si longue déception, réclama assez vivement pour que l'on crût devoir lui promettre par lettre qu'on s'occuperait de sa pièce au mois d'avril 1831. Cette lettre, écrite par M. Loraux, secrétaire de votre comité, sembla une garantie suffisante à M. Laverpillière. Il attendit le mois d'avril 1831, et ce mois d'avril se passa, jetant la promesse écrite au rang des promesses verbales. M. Laverpillière comprit, un peu tard peut-être, que toute justice ne reposait pas en vous, et que les tribunaux, accoutumés à faire respecter les droits de tous, considéreraient peut-être ses réclamations d'un autre œil que vous n'aviez fait. Il s'adressa à M. Boucher avoué, et l'instance fut à peine commencée que, soit prudence, soit plus juste appréciation des droits de M. Laverpillière, MM. les membres du comité du Théâtre-Français écrivirent à M. Boucher de suspendre les poursuites, et prirent dans cette lettre l'engagement formel de jouer la comédie de M. Laverpillière dans la première quinzaine de mars 1832. Cette fois, l'engagement partait directement de MM. les membres du comité, et en outre il était formel. M. Laverpillière attendit avec confiance ce mois de mars 1832. Le mois de mars se

passa, et l'engagement formel alla rejoindre les promesses écrites et les promesses verbales.

M. Laverpillière, pris encore à sa bonne foi, retourna encore à la justice des tribunaux, et cette justice condamna la vôtre à jouer la pièce de M. Laverpillière dans les trois mois de la signification du jugement, ou à lui payer cent francs par chaque jour de retard. Ce jugement, rendu en première instance, fut confirmé en Cour royale; car vous aviez si fort à cœur de faire solennellement reconnaître le bon droit de M. Laverpillière, que vous avez cru devoir en appeler.

L'affaire arrivée à ce point semblait avoir épuisé toutes les difficultés; mais comme M. Laverpillière avait encore à exercer un droit pour lequel vous n'aviez pas été condamnés, il s'est élevé de nouveaux obstacles. Ce droit, c'est celui qui appartient à tout auteur de distribuer les rôles de son ouvrage; ce droit écrit dans vos réglemens, sanctionné par l'usage; ce droit sans lequel il n'y a plus de littérature dramatique possible, sans lequel l'exécution du jugement qui vous condamne pourrait devenir une dérision, ce droit vous l'avez violé. Vous avez déchiré, de votre autorité particulière, la distribution qui vous a été donnée par l'auteur, et vous lui avez fait signifier la vôtre par huissier.

Nous n'avons pas à discuter le mérite de l'un ni de l'autre; à faire un choix entre un chef d'emploi et son double; à

prononcer entre César et Pompée ; mais nous avons à réclamer pour l'un de nous le droit de tous, indignement méconnu envers lui.

C'est encore sans doute, Messieurs, un procès à faire, c'est encore un procès à gagner. Il en sera ce que vous déciderez ; mais nous croyons devoir vous prévenir que ce n'est pas en vain que M. Laverpillière s'est adressé à nous ; que par tous les moyens possibles nous maintiendrons son bon droit, et que tous les tribunaux, tous, retentiront de nos justes réclamations.

Nous attendrons, Messieurs, votre réponse avec une vive impatience, et vous n'aurez pas lieu de vous étonner, si elle tardait à nous être adressée, de la publicité que nous serions forcés de donner à cette affaire.

Recevez, etc.

Pour la Commission dramatique,

Le président, *signé :* BERTON.

A M. Taylor.

Nous avons l'honneur de vous adresser, Monsieur, copie de la lettre que nous écrivons à MM. les membres du comité de la Comédie-Française. Comme le premier devoir des fonctions qui vous sont confiées par l'autorité, est de faire exé-

cuter le réglement du Théâtre-Français, nous comptons sur votre intervention pour faire cesser la longue méconnaissance des droits les plus sacrés des auteurs, et prévenir en même temps un éclat qui, vous pouvez en juger, ne tournera nullement à la gloire de MM. les membres du comité.

Recevez, etc.

Pour la Commission dramatique,

Le président, *signé :* BERTON.

Pour copie conforme à l'original adressé à MM. les Comédiens français, les Agens généraux des auteurs,

Signé : GUYOT, JULES MICHEL.

L'HOMME

ET SES ÉCRITS

Comédie.

Personnages.	Acteurs.
ANTOINE IMBERT, homme de lettres.	M. Colson.
PIERRE IMBERT, frère d'Antoine Imbert.	M. Guiaud.
ERNEST, fils d'Antoine Imbert.	M. Geffroy.
ARMAND, fils de Pierre Imbert.	M. Bouchet.
CÉCILE, nièce et pupille d'Antoine Imbert.	Mlle Moralès.
DUJOUR, libraire.	M. Duparai.
VERNEUIL, ami d'Ernest, jeune spéculateur.	M. Charles.
BERNARD, aubergiste à Saint-Ouen.	M. Faure.
GERVAIS, domestique d'Antoine Imbert.	M. Montlaur.

La scène est à Paris, chez M. Antoine Imbert, dans un salon richement meublé.

L'HOMME

ET SES ÉCRITS

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

A. IMBERT, DUJOUR.

A. IMBERT.

Ma brochure aujourd'hui va paraître?

DUJOUR.

Aujourd'hui.

A. IMBERT.

Le ministre Dolban a son exemplaire?

DUJOUR.

Oui....

Combien le ministère aimera votre ouvrage!
Il s'y trouve loué dès la première page;

Et, par le temps qui court, cela n'est pas commun.
Il donne des emplois, ayons en chacun un :
Vous, de l'instruction soyez chef; moi, libraire.

A. IMBERT.

Pour un autre, avec zèle agit le secrétaire,
Votre parent.

DUJOUR.

Il sert, au fait, avec chaleur
Monsieur Dorville, ami zélé d'un imprimeur
Qu'il veut aussi placer.... Dolban est versatile.
Songez que mon parent veille pour ce Dorville;
Le plus léger prétexte, et son homme est placé.

A. IMBERT.

Mon nom par le ministre est malgré moi lancé;
Qu'il achève; intriguer m'est vraiment impossible.

DUJOUR.

Un ministre n'est point un juge inamovible;
Pressurez la faveur.... Dans ce nouveau journal,
Une action?

A. IMBERT.

D'hier.

DUJOUR.

Il ne marche point mal....
Et du journal ancien toujours actionnaire?

A. IMBERT.

Toujours.

DUJOUR.

D'opinion absolument contraire.

Loué par deux partis opposés !

A. IMBERT.

On a pu
Me louer quelquefois, mais c'est à mon insu :
A la rédaction ma plume est étrangère.

DUJOUR.

A part. Haut.
Chansons ! On fait soi-même aujourd'hui son affaire.
A part. Haut.
Il s'en acquite au mieux. Quand serez-vous baron?

A. IMBERT.

J'ai de l'égalité plaidé la cause.

DUJOUR.

Bon !
Qui change avec profit peut changer sans scrupule.

A. IMBERT.

C'est ainsi qu'on raisonne.

DUJOUR.

On fait mieux, on calcule;
On a des intérêts et point d'opinion,
A moins que ce ne soit par spéculation.

A. IMBERT.

Et ces principes-là vous aimez à les suivre?

DUJOUR.

Avec tous les partis un libraire doit vivre.
L'heure m'appelle ; un duc me mande qu'il m'attend.
J'ignore ce qu'il veut, mais faire attendre un grand !
Je vous laisse.... l'emploi.... veillez.... persévérance !

SCÈNE II

A. IMBERT *seul.*

Dorville sur les rangs! gênante concurrence!
Le monde peut savoir que sa protection
M'a, dans le temps, sauvé de la proscription.
Je l'ai perdu de vue; aujourd'hui sur ma route
Il se trouve en rival : c'est un malheur sans doute.
Le savais-je? le sais-je? A mon insu, pour moi,
Si mes nombreux amis sollicitent l'emploi?
L'emploi! brillant début! mais j'aurai mieux encore :
D'un brillant avenir je vois naître l'aurore.
L'Empire était bien près de mon ancien écrit;
Ce n'était pas alors un moyen de crédit;
La Restauration s'en souvint trop peut-être :
Elle fut maladroite; et de son parti prêtre
Les directeurs ont fait des marchés onéreux
Avec certains auteurs qui gardaient tout pour eux,
Pour vendre à plus haut prix leur plume impériale,
Ci-devant consulaire et directoriale,
Ci-devant, ci-devant.... Que n'ai-je fait comme eux!
Je serais aujourd'hui.... Mais jeune et scrupuleux,
Dupe encor des vertus qu'on admire au collége,
Avec un tel bagage une bourse s'allége;
Et ministre jamais, fût-il même banquier,
Ne cherche la vertu qui s'exile au grenier....

Pour la vertu du moins, si chaque sacrifice,
A celui qui le fait, rapportait, par justice,
En égards, en respects ce qu'il perd en argent ;
Mais rien pour qui n'a rien : c'est fort encourageant!...
Le siècle est égoïste et tout arithmétique....
Pour l'autre cour j'ai fait un écrit politique
Tout entier dans l'esprit de la Restauration ;
Plus, deux ou trois morceaux de même opinion
Dans les journaux placés, et le tout anonyme,
Voyant peu d'avenir au pouvoir légitime [1] :
Mais j'ai sa pension. A Dolban j'ai tout dit,
Sûr que l'esprit d'alors est encor son esprit :
Né de Juillet, il a renié sa naissance....
De Dolban à profit exploitons la puissance;
La richesse en est une, et j'en suis bien pourvu;
Je suis plus qu'éligible, et je puis être élu.
Alors.... alors on voit; on vit de circonstances;
Pour la pairie, un jour, je puis avoir des chances :
Baron et député, bien ministériel,
J'arrive au but. Ce plan est simple et naturel.

---

[1] Je voyais le pouvoir sur le bord de l'abîme.

SCÈNE III

A. IMBERT, VERNEUIL.

A. IMBERT.

C'est notre cher Verneuil.

VERNEUIL.

Une superbe affaire
Qu'on m'offre; et je venais....

A. IMBERT.

Je veux vous laisser faire.
Vos opérations tournent toujours trop bien
Pour que mon fils et moi nous vous gênions en rien.
Associés tous trois, nous suivons même chance.

VERNEUIL.

Les capitaux unis ont bien plus de puissance.

A. IMBERT.

Quand mon fils nous lia, nous spéculions fort mal;
Grâce à vous, nous gagnons, c'est le point capital....
Pour un père....

VERNEUIL.

Mon Dieu, même pour tout le monde,
Chacun en veut avoir de ce métal immonde.

A. IMBERT.

Une famille, un rang, tels ou tels intérêts;
De doux penchans... l'hymen a, parfois, tant d'attrait!..
Donnez-moi votre avis... vous connaissez Cécile?

VERNEUIL.

Oui, votre aimable nièce.

A. IMBERT.

Ou plutôt ma pupille....
Devenue orpheline à l'âge de cinq ans,
Sa tante, mon épouse, en prit des soins constans;
Moi, son tuteur, je l'ai, le jour de mon veuvage,
Placée en pension.

VERNEUIL.

Dix-huit ans?

A. IMBERT.

C'est son âge.
Elle vient ce matin; devinez-vous pourquoi?

VERNEUIL.

Ernest a vingt-deux ans, c'est pour lui?

A. IMBERT.

C'est pour moi.
Fais-je bien?

VERNEUIL.

En hymen, tenez, j'ai pour système
Que l'on ne doit jamais consulter que soi-même.
Ernest le sait-il?

A. IMBERT.

Non, gardez-moi le secret;
Je lui veux le premier annoncer mon projet....
On a droit au bonheur, au fait, quoiqu'on soit père.
Il a cent mille écus, lui, du chef de sa mère;
Et d'une même somme elle m'avantagea.

Frivole en apparence, Ernest pense, et déjà
Sur son sort à venir me voilà fort tranquille.
Il sent que la fortune est une chose utile;
Il veille sur la sienne.

VERNEUIL.

Et l'augmente, vraiment.
Dans ses opinions c'est l'opposé d'Armand,
Votre jeune neveu qui ne calcule guères [1].

---

[1] Dans ses opinions c'est l'opposé d'Armand,
Votre jeune neveu, sans calcul, prêt à suivre
De stoïques vertus fort belles dans un livre.
Il aime à voyager dans un monde enchanté
Quand tout est positif dans la société.
Du reste, fort loyal.

A. IMBERT.

D'une probité sûre,
Discret; et maintenant que la littérature
A des furets d'écrits, flibustiers exercés,
Pour me mettre à l'abri de leurs emprunts forcés,
J'ai cru devoir choisir Armand pour secrétaire.
Tout passe de ses mains dans celles du libraire.

VERNEUIL.

C'est un vrai coupe-gorge; et tous ces flibustiers
Font du premier des arts le dernier des métiers.

A. IMBERT.

Sans façon, s'il vous faut courir pour notre affaire....

VERNEUIL.

C'est pour ce soir; je veux ce matin me distraire,

A. IMBERT.

Dans la littérature il est certains confrères,
Adroits furets d'écrits, flibustiers exercés.
Pour me mettre à l'abri de leurs emprunts forcés,
J'ai cru devoir choisir Armand pour secrétaire.
Sans façon, s'il vous faut courir pour notre affaire.

VERNEUIL.

Je vais voir une course avec Ernest, et puis

Je vais voir une course avec Ernest, et puis
Au travail.

A. IMBERT.

Travailleur!

VERNEUIL.

Par raison. Je poursuis
La richesse. Aujourd'hui tout le monde en demande.
Le besoin obéit, la richesse commande.
Pour ne pas obéir je soigne mon budget,
Car je n'aime pas, moi, le rôle de sujet,
N'étant point doctrinaire et ne voulant point l'être.
Avec de bons écus, au reste, on est son maître.
Bonne table, plaisirs, considération;
Pour avoir tout cela je veux le million.

A. IMBERT.

Aujourd'hui fin de mois, quelle est votre espérance?

VERNEUIL.

A vous dire le vrai, maintenant je balance
Si nous ne devons pas, à partir de demain,
De la Bourse laisser s'affermir le terrain.

A la Bourse.

A. IMBERT.

Aujourd'hui fin de mois, et je suis

Bien souvent il suffit d'une fausse nouvelle.

A. IMBERT.

Nous avons opéré sur une grande échelle.

VERNEUIL.

Grand gain ou grande perte.

A. IMBERT.

Ou grande perte? Eh! mais
Je tremble.

VERNEUIL.

En spéculant je ne tremble jamais.
Du hasard je prévois et supporte la chance
De sang-froid.

A. IMBERT.

De sang-froid!

VERNEUIL.

Oui vraiment, je me lance
De même qu'un marin qui connaît le danger,
Et le brave toujours sans jamais y songer.

A. IMBERT.

Moi j'y songe beaucoup, et j'ai peur du naufrage.

VERNEUIL.

Je veux le million et veux avec courage.
Mais je cours ébaucher notre opération
Où se trouve peut-être en germe un million *.

* La dernière version me paraît préférable à celle-ci; je pense que tous les lecteurs seront de mon avis.

Inquiet.

VERNEUIL.

Du courage!

A. IMBERT.

Une fausse nouvelle....
Nous avons opéré sur une grande échelle.

VERNEUIL.

Grand gain ou grande perte.

A. IMBERT.

Ou grande perte? eh mais
Je tremble.

VERNEUIL.

En spéculant je ne tremble jamais.
Je veux le million, et veux avec courage;
Mais non comme ces gens, roués d'agiotage,
Aux yeux desquels tout gain rend tout moyen permis.
Sans adieu; je reviens pour chercher votre fils.

SCÈNE IV

A. IMBERT, GERVAIS.

A. IMBERT.

Qu'est-ce?

GERVAIS.

C'est une lettre.

Il la donne.

A. IMBERT.

Il n'est point de réponse;
Allez.

GERVAIS à part.

A son service il faut que je renonce,
Quel ton rude!

A. IMBERT.

Allez donc!

GERVAIS à part.

A-t-on plus de fierté!
Et cet homme a pourtant chanté l'égalité!

SCÈNE V

A. IMBERT *seul, lisant.*

Dijon.

« Je viens, mon frère, de recevoir une lettre de notre ami com-
» mun, Brival. Il me mande que Vernance, notre parent, est de
» retour du Canada. En débarquant au Hâvre, il apprend le nau-
» frage du bâtiment qui portait sa fortune, et qui n'était point assuré,
» par la négligence d'un ami.

Toujours le même, imprudent!

» Tu sais, mon cher Antoine, que ce fut avec les trente mille francs
» prêtés par Vernance, que notre bon père acquit une ferme, origine
» de notre fortune.

Je suis quitte.

» Et ce ne fut que douze ans après la mort de notre père, que nous
» nous acquittâmes envers le généreux Vernance qui ne voulut point
» d'intérêts. Je me mets en route pour Paris, afin de me joindre à
» toi dans ce que ton cœur et ton devoir te dicteront pour notre bien-
» faiteur. Il doit être maintenant chez Brival. Pourquoi ce dernier ne
» me parle-t-il point de toi? Seriez-vous en froid?

En froid? mieux que cela; je le fuis, il m'évite.
C'est un vieil entêté qui veut que, comme lui,
Ce qu'on pensait hier on le pense aujourd'hui.
Beau moyen de succès dans un siècle mobile!

» Adieu, mon cher Antoine; j'arriverai presque aussitôt que ma
» lettre.

» Ton frère,

» PIERRE IMBERT. »

Venir me fatiguer et m'échauffer la bile!

SCÈNE VI

A. IMBERT, ARMAND.

ARMAND.

Mon oncle! l'on m'apprend que pour un grand emploi
Vous êtes désigné. Savez-vous?

A. IMBERT.

Avec moi
Mon libraire en causait dans le moment.... Peut-être
Devrais-je refuser? Je crains tant de paraître

Sur la scène du monde environné d'honneurs.

ARMAND.

Le philosophe, au fait, fuit l'éclat, les grandeurs,
De tout cet attirail la pompe l'importune;
Mais mon oncle doit-il repousser la fortune?
Elle est entre ses mains celle des malheureux.
Mon oncle! mon bon oncle! immolez-vous pour eux!

A. IMBERT.

M'immoler! chaque jour fais-je donc autre chose?
Sans cesse, malgré moi, de moi-même on dispose.
Mes goûts sont simples, purs; trop de facilité,
A des concessions entraîne ma bonté.
Depuis long-temps je fuis les titres et les grâces,
Eh bien! on m'a forcé d'accepter plusieurs places;
Et, si je m'en rapporte à certains narrateurs,
On me menace encor de nouvelles faveurs.
Qu'on m'accable, au surplus, de places magnifiques,
Mes sentimens, toujours seront philanthropiques.
Voilà comme je suis. Le public ne sait pas
Combien l'humanité me cause d'embarras.

ARMAND.

Et vous en recueillez sa douce récompense.
Faire beaucoup d'heureux, la noble jouissance!
Oui, vous accepterez. Oui, dites : J'y consens.

A. IMBERT.

Que ne puis-je écouter mes goûts et mes penchans!
Je suis père; à mon fils je fais ce sacrifice.
Et ce n'est pas le seul.... Mais que je t'avertisse

Que ton père vient.

ARMAND.

Et moi qui sans son aveu
Quittai mon cours !

A. IMBERT.

J'ai cru trouver en mon neveu
Quelque philosophie, et l'ai fait mon copiste.
Au lieu d'être avocat, tu seras moraliste.

ARMAND.

Que ne puis-je imiter le sublime écrivain,
Vertueux philosophe, ami du genre humain !

A. IMBERT.

Flatteur !

ARMAND.

Moi? faiblement je peins ce que je pense !
Quand je lis ces écrits dont la mâle éloquence,
A la postérité consacrant votre nom....

SCÈNE VII

A. IMBERT, ARMAND, ERNEST.

ERNEST.

Mon père, Dujour dit que vous serez baron.

ARMAND.

Baron?

ERNEST.

Baron.

ARMAND.

Ernest, c'est une calomnie!
Eh! que ferait mon oncle avec sa baronie?
Au mérite réel que sert un titre vain?
L'estime, voilà tout ce que veut l'écrivain ;
Et, s'il peut mériter une noble mémoire,
Son titre c'est son nom, et son nom fait sa gloire.

ERNEST.

Au siècle dix-neuvième Armand espère encor
Voir renaître chez nous les mœurs de l'âge d'or!
Est-ce un tort isolé que ta satire fronde?
Lorsqu'un travers devient celui de trop de monde,
Apprends que le frondeur trouve peu de crédit.
Vivre hors de son siècle est vivre sans profit.

ARMAND.

Apprends, toi, qu'un travers le vrai sage le brave;
Apprends qu'un homme vain est bien près d'être esclave.

ERNEST.

C'est parler en Romain, en vieux Grec, mais crois-tu
Pouvoir ressusciter leur défunte vertu?

ARMAND.

Au reste, si je suis approuvé par ton père,
C'est tout ce qu'il me faut.

A. IMBERT.

Un rigorisme austère
Révolte les humains et ne les change pas;

On ne fait point toujours ce qu'on veut ici-bas,
Et, par raison, souvent on s'immole à l'usage.
Ne rien outrer, voilà la devise du sage.

Il sort

SCÈNE VIII

ARMAND, ERNEST.

ERNEST.

Ne rien outrer! Armand, comprends-tu la leçon?

ARMAND.

Je ne suis pas outré, je suis....

ERNEST.

Un bon garçon.
Il est bien loin, le temps des principes rigides.
Les Césars sont communs, cherche des Aristides.

ARMAND.

Oui, certes, il en est.

ERNEST.

Bah! quelques vieux boudeurs,
Hommes d'une autre époque, étrangers aux grandeurs.
Va, ces débris vivans d'une opinion morte
Résistent vainement au flot qui nous emporte;
Ceux qu'on vit avec eux suivre un même étendard,
Du festin des grandeurs ont su prendre leur part.

ARMAND.

Aux titres féodaux eux qui firent la guerre!

ERNEST.

Ils renaissent pour eux, cela change l'affaire.

ARMAND.

Quoi, changer à ce point!

ERNEST.

Aucun d'eux n'est changeant;
Que voulaient-ils hier? des places, de l'argent;
Ils veulent aujourd'hui de l'argent et des places.
Dans cette opinion, crois qu'ils seront tenaces.

ARMAND.

Quel oubli du passé!

ERNEST.

Le présent est si doux!

ARMAND.

Ce sont....

ERNEST.

Des gens adroits qui se moquaient de nous.

ARMAND.

Et s'en moqueront-ils toujours?

ERNEST.

C'est très-probable.
L'oligarchie est là, permanente, immuable;
Là, des divers partis les fins calculateurs,
Sous un même budget unissent leurs couleurs.
De ces hommes adroits ce sont les invalides.

ARMAND.

Et le peuple?

ERNEST.

Il est bon pour payer les subsides.

ARMAND.

Ses appuis....

ERNEST.

Ses appuis? sont-ce ces libéraux
Exerçant le pouvoir comme des féodaux?
Tels qui, naguère encor, frondaient le grand collége,
Maintiennent l'ilotisme auprès du privilége;
Le premier pour le peuple, et le second pour eux.

ARMAND.

Il faut en convenir, le peuple est bien heureux [1].

ERNEST.

N'est-ce pas? il a fait tant peur à la doctrine!
Elle veut s'en venger et le prend par famine,
En rafflant sa monnaie au profit du budget.
On fait payer l'amende au peuple de Juillet.
Puis, tels de ces messieurs ont peur des prolétaires.

ARMAND.

Ah! tels de ces messieurs si tôt propriétaires?

ERNEST.

Certains marchés....

ARMAND.

1 Il faut en convenir, le peuple est bien heureux!

ERNEST.

Ah! tels de ces messieurs ont peur des prolétaires.

ARMAND.

L'horreur !

ERNEST.

Sur ce seul point, je croi,
Prolétaire moral, je pense comme toi.

ARMAND.

Et ces gens-là tout pleins de phrases libérales....

ERNEST.

Tes cheveux sont coupés par masses trop égales,
C'est d'un style très-vieux. Ton coiffeur ne vaut rien.
Je t'avais déjà dit de t'adresser au mien.

ARMAND.

Quel ton léger !

ERNEST.

Quel ton grave ! Sois jeune, aimable,
Élégant, vif, galant ; sois enfin sociable.
Tu te rends ridicule à force de raison.
Les Catons de vingt ans ne sont plus de saison.
Écoute mes conseils.

ARMAND.

Permets que je préfère
Ecouter les conseils des écrits de ton père.

ERNEST.

Les écrits ? eh ! mon cher, les suivre à la rigueur,
Erreur.

ARMAND.

Que dis-tu donc ?

ERNEST.

Erreur.

ARMAND.

Ernest !

ERNEST.

Erreur.

La vertu qu'au théâtre admire l'auditoire,
Dans le monde, jamais fut-elle obligatoire?
Le précepte d'un livre est de même.

ARMAND.

Tais-toi.

Si ton père entendait !

ERNEST.

S'il pense comme moi !

ARMAND.

Non ! non !

Ernest regarde à la fenêtre.

ERNEST à part.

Cécile arrive avec sa gouvernante ;
Je vais me déclarer enfin !... Elle est charmante.

ARMAND.

Qu'as-tu donc ? te voilà distrait, silencieux
Depuis quelques momens.

ERNEST.

Je suis presqu'amoureux.

ARMAND.

Presque ?

ERNEST.

Ne faut-il pas aimer comme une idylle?
Là, vraiment, je me sens fort épris de Cécile.

ARMAND à part.

Grands dieux !

ERNEST.

De ce qu'elle a mon père ne dit rien ;
Mais je sais cependant qu'elle n'est pas sans bien.
Dix, douze mille francs de rente, je suppose.

ARMAND.

Oh ! douze mille francs, c'est beaucoup.

ERNEST.

Peu de chose.
Pour payer la toilette.

ARMAND

Elle t'aime?

ERNEST.

Ma foi,
Je n'ai pu parler, mais j'ai lieu de penser....

ARMAND.

Quoi?

ERNEST.

Si tu ne le vois pas je n'ai plus rien à dire.
Armand ne trouve en moi rien qui puisse séduire.

ARMAND.

Ernest, bien loin de là ; je pense qu'un amant
Doit craindre de t'avoir pour rival.

ERNEST.

Compliment !

ARMAND.

Jamais ; je suis sincère.... il faut que je te laisse.
D'aller voir un ami j'ai donné la promesse.

ERNEST.

Adieu, naïf jeune homme !

SCÈNE IX

ERNEST *seul.*

Ou plutôt grand enfant.
Il voudrait, oh ! d'honneur, c'est aussi trop plaisant,
Pratiquer les vertus des écrits de mon père ;
Comme si des écrits la morale sévère
Devenait un devoir pour celui qui les lit,
Quand pour ceux qui les font elle est un jeu d'esprit !

SCÈNE X

ERNEST, A. IMBERT.

A. IMBERT.

Il est sorti.... J'ai dû ménager sa folie
En m'éloignant.... Causer de cette baronnie !

ERNEST.

Il l'eût appris.... Soyez baron, et plus encor.
Un titre c'est beaucoup.

A. IMBERT.

Quand on a beaucoup d'or.
On n'a rien et l'on est moins que rien sans fortune.

ERNEST.

Rien, eût-on le talent d'honorer la tribune.

A. IMBERT.

La loi même, la loi proscrit la pauvreté.
Jean-Jacques, de nos jours, serait-il député?
L'argent fait l'éligible, et sur l'arithmétique,
Le cens électoral fixe un droit politique.
Pour un délit on perd son droit de citoyen;
Donc c'est un vrai délit que ne posséder rien!...

ERNEST.

Donc il faut à tout prix posséder quelque chose.

A. IMBERT.

La loi juge l'effet, sans rechercher la cause.

ERNEST.

Souvent d'après la cause, on reste convaincu
Qu'en aucun temps les lois n'ont gâté la vertu.
Aussi depuis long-temps son culte est à la baisse.
Et des fous comme Armand assez rare est l'espèce.

A. IMBERT.

Élevé comme Armand tu serais comme Armand.
Grâce à moi tu fus homme étant encore enfant.

ERNEST.

Il est vrai, je vous dois la raison qui m'éclaire.
Dites-moi, savez-vous que dans le ministère [1]
Vont s'opérer bientôt des déménagemens?

A. IMBERT.

Je le sais ; mais, crois-moi, malgré ces changemens,
La marche du pouvoir sera toujours la même;
Les hommes changeront, et non pas le système.
Je sais très-bien pourquoi, mais je ne le dis pas.

ERNEST.

Je sais très-bien pourquoi, mais je le dis tout bas.

Il lui parle à l'oreille. A. Imbert sourit.

Que de réflexions tout cela m'a fait naître!
Je fus jusqu'à présent, par ma faute peut-être,
Regardé simplement comme homme de bon ton;
Il faut un autre rôle à mon ambition,
Et je veux des honneurs parcourir la carrière.
Mais devons-nous rester sous la même bannière?

---

[1] A propos savez-vous que, dans le ministère,
S'agitent maintenant différens intérêts?
Tous espèrent trouver des patrons.

A. IMBERT.

Je le sais.

ERNEST.

Que de réflexions tout cela m'a fait naître!

Non; en prenant tous deux un parti différent,
L'un peut protéger l'autre en cas d'événement....
Moi, quasi-mouvement; vous, quasi-résistance.

A. IMBERT.

On veut une couleur; j'ai pris une nuance.

ERNEST.

Votre nouvel ouvrage est ministériel?

A. IMBERT.

Quasi.... L'emploi.... l'avoir est bien essentiel!
Possession fait droit sous tous les ministères.

ERNEST.

Si Dolban oubliait ses promesses sincères?

A. IMBERT.

Servez-moi, je vous sers;.... ma plume, deux journaux.

ERNEST.

Ce Dolban, savez-vous qu'il n'est pas des plus chauds
Dans ses affections?

A. IMBERT.

L'orgueil et la puissance.

ERNEST.

Une plume en est une, et quelquefois immense.
Faites craindre la vôtre, et, pour vous adoucir,
Ce que vous demandez on viendra vous l'offrir.

SCÈNE XI

ERNEST, A. IMBERT, BERNARD.

ARMAND.

Ah, mon oncle! apprenez....

BERNARD prenant la main d'A. Imbert.

J'vous trouve enfin, brave homme!

A. IMBERT.

Je ne vous connais pas.

BERNARD.

C'est Bernard que j'me nomme;
Aubergiste à Saint-Ouen, qui log'dans vot'maison
D'puis cinq ans : j'suis connu. Sans un maudit fripon
Qui m'a fait v'là dix mois un'bancroute indécente,
Mes loyers s'raient soldés; la somme est conséquente,
Mille écus! Mais j'ai beau suer et travailler,
Je n'puis plus m'en tirer. J'demande à votr'huissier
Du temps : bast, i fait l'sourd, et de frais il m'accable.
J'viens cheux vous pus d'vingt fois, et j'vous trouve introuvable.
Vot'huissier, fin final, veut vend'mon mobilier;
Je r'viens encor cheux vous pour vous apitoyer,
Et j'rencontr' vot' neveu qui d'vot' part me rassure.
I'menmène cheux l'huissier, qui fait triste figure.
I'n'peut pus m'tourmenter, vous m'donnez mon loyer.

A. IMBERT.

Comment!...

BERNARD montrant Armand.

Sans c'brav' garçon, j'navais pus qu'à m'nayer.

ARMAND.

Oui, mon oncle, c'est moi.. votre huissier.. c'est horrible!
Il vous ferait passer pour un homme insensible.

BERNARD.

C'est vrai, moi j'vous croyais si dur aux pauvres gens.
Un d'mes nouveaux voisins m'a dit qu'pour deux cents francs
Vous aviez, v'là deux ans, fait vend' son p'tit ménage;
C'qui fait qui n'a plus rien qu'trois enfans en bas âge,
Ça fend l'cœur!... Quand j'li dis qu'j'allais cheux vous: Bernard,
M'dit-i, tiens, n'y vas pas; c'est un.....

ARMAND.

De votre part
J'ordonne vivement à l'huissier de suspendre;
Mais sans un mot de vous il ne veut rien entendre.

BERNARD.

I veut d' l'écrit.

ARMAND.

Monsieur, j'ai procuration,
Et d'user de rigueur j'ai, dit-il, mission.
Mais d'une voix qu'alors le courroux développe:
Savez-vous que mon oncle est un vrai philanthrope?
M'écriai-je. Qui, lui! donner le droit affreux
De mettre au désespoir un homme malheureux!
Non, non! à ses loyers, en son nom, je renonce;
J'en écris la quittance, et c'est là sa réponse.
Et vous, Messieurs, témoins de la discussion....

BERNARD.

Ils étions plus de dix.

ARMAND.

Sans doute que le nom
De mon bon oncle Imbert a frappé vos oreilles;
Dans les journaux on vante, et les fruits de ses veilles,
Et les bienfaits nombreux qu'il répand en secret.
Eh bien ! s'il se refuse à signer ce billet,
Croyez-en tout le mal que monsieur vient d'en dire :
Vous m'allez bientôt voir de retour.

A. IMBERT à part.

Quel martyre!

ARMAND.

Signez.

ERNEST bas à A. Imbert.

Ne signez pas.

A. IMBERT.

Bas à Ernest. A part.

Silence! Petit sot!

Dix témoins!

Il prend la plume.

ERNEST bas à Imbert.

Vous signez?

A. IMBERT bas à Ernest.

Paix!

ERNEST à part.

J'enrage.

A. IMBERT signant et donnant le billet à Armand.

Il le faut.

BERNARD.

J'vas dire à mon voisin qu'c'était d'la médisance.
C'est l'huissier qu'a les torts. C'est une mauvaise engeance.
Et mon pauv' p'tit ménage ! et mes pauv' p'tits enfans !
Ma pauv' fem' qui... mais chut, tout vient avec le temps.
J'vas ieux dire en rentrant qu'vous êt' la bonté même..

Il va pour sortir ; il revient.

Brave homme, vous serez l'parrain de mon cinquième.
Pour c'lui-là j'suis tranquille, il aura du pain d'cuit.

à Armand.

Adieu !

SCÈNE XII

ERNEST, A. IMBERT, ARMAND.

ARMAND.

De vos leçons vous recueillez le fruit.

SCÈNE XIII

ERNEST, A. IMBERT.

ERNEST.

Quand il nous assassine, il faut que je me taise !
J'étouffe !

A. IMBERT.

Crois-tu donc que j'étais à mon aise,
Mais dix témoins; bientôt le bruit semé par eux
De l'homme exproprié; les cris du malheureux;
Mes concurrens jaloux commentant l'aventure
Au moment où l'emploi.... Crois moi, ma signature
Par prudence j'ai dû la donner.

ERNEST.

A-t-on vu?
Disposer de mon bien!

A. IMBERT.

Je me suis contenu,
Mais je ne prétends plus qu'il ose se permettre....

ERNEST.

Vos écrits....

A. IMBERT.

Il les prend trop au pied de la lettre.
Il me coûte aujourd'hui trois fois sa pension.

SCÈNE XIV

A. IMBERT, ERNEST, GERVAIS.

GERVAIS à Ernest.

Monsieur, votre cheval pour la course est prêt.

ERNEST.

Bon.

SCÈNE XV

ERNEST, A. IMBERT.

ERNEST.

Un pari me rendra l'argent qu'Armand vous coûte.
Il est peu d'écuyers de ma force, nul doute;
Mon cheval est parfait, léger comme le vent,
Achille va combattre, et triomphe en courant.

SCÈNE XVI

A. IMBERT *seul.*

Cécile, à ma demande, en ce lieu va descendre.
Certaine émotion.... je ne puis m'en défendre.
Une enfant!... cette enfant m'inspire de l'amour.
Quel sentiment lui vais-je inspirer en retour?
Cinquante ans... même plus... un rang, de l'opulence...
Se croyant pauvre... Un compte, et de haute importance
Comme tuteur. Oui, c'est un point bien résolu;
Je l'aime, je l'épouse, et mon compte est rendu.
La voici.... Qu'elle est bien!

SCÈNE XVII

A. IMBERT, CÉCILE.

A. IMBERT.

Ah! vous voilà, Cécile!

CÉCILE.

Monsieur m'a demandée?

A. IMBERT.

Oui, ma chère pupille.
Pourrez-vous m'écouter avec attention?

CÉCILE.

Je n'écoute jamais autrement.

A. IMBERT.

C'est selon.
Toujours charmante, mais d'une humeur variable,
Cécile est par accès ou folle ou raisonnable.

CÉCILE.

Eh bien! Monsieur, je suis dans mon jour de raison;
Je puis vous écouter.

A. IMBERT à part.

C'est un petit démon,
Mais un démon charmant!

CÉCILE.

Je suis très-attentive.

A. IMBERT.

Mon amitié pour vous, l'amitié la plus vive,

Doit et veut assurer votre destin futur.
J'ai donc cru qu'un époux.... un époux d'âge mûr....

CÉCILE.

Un époux d'âge mûr, pour moi?

A. IMBERT.

C'est qu'en ménage
La jeunesse n'est pas le plus grand avantage.

CÉCILE.

L'âge mûr est bien vieux.

A. IMBERT.

Il n'a que cinquante ans.

CÉCILE.

Cinquante ans! ah, mon dieu!

A. IMBERT.

Vous semblent effrayans?
Cinquante ans ne sont pas encore la vieillesse.

CÉCILE.

Mais ce n'est pas non plus la première jeunesse.

A. IMBERT.

La raison vous prescrit de ne point refuser.

CÉCILE.

La raison veut qu'on s'aime avant de s'épouser.
Jamais je ne serai sur ce point variable;
Et c'est prouver, je crois, que je suis raisonnable.

A. IMBERT.

Il vous aime, et beaucoup.

CÉCILE.

Et pour cette raison

Je dois l'aimer beaucoup?

A. IMBERT.

Il est sensible, bon.

CÉCILE à part.

Serait-ce lui?

A. IMBERT.

Son cœur délicat à l'extrême....
Uniquement à vous... Enfin, si c'est moi-même?

CÉCILE.

A part. Haut.
J'ai deviné. Comment, cet époux d'âge mûr,
Jaloux de s'occuper de mon destin futur,
C'est mon tuteur!

A. IMBERT.

Tuteur dont l'extrême indulgence
Laisse à votre gaîté prendre trop de licence.

CÉCILE.

Je demande humblement pardon pour ma gaîté;
Seule, de rire au moins j'aurai la liberté.

Elle va pour sortir. A. Imbert la retient.

A. IMBERT.

Restez. Parlons raison.

CÉCILE.

Que fais-je?

A. IMBERT.

Un mot.

CÉCILE.

Si j'ose
Me rendre ici moi-même avocat de ma cause,
Prendra-t-on pour licence un peu de liberté?
Jusqu'à quel point faut-il comprimer ma gaîté?

A. IMBERT.

A l'âge où l'on n'a plus de ces grâces futiles,
Du printemps de la vie ornemens si fragiles,
On possède des dons moins superficiels,
Pour le lien d'hymen bien plus essentiels :
Ce sont les qualités que la raison nous donne;
Fruits heureux que l'on voit mûrir dans notre automne.
De la fortune, ici, je ne vous parle pas;
Philosophiquement j'en fais très-peu de cas;
Mais, par malheur, Cécile, elle est indispensable,
Et je vous en offre une assez considérable.
Ces titres dont on voit tant de gens enchantés
Me semblent ce qu'ils sont, des puérilités;
Mais à ceux qui les ont le monde rend hommage.
Le philosophe même estime son suffrage.
Mes amis ont voulu que je fusse titré;
Soit, au goût dominant je me conformerai;
Si quelqu'éclat en peut jaillir sur ma personne,
Vous le partagerez en devenant baronne.

CÉCILE.

Que pour bien des parens l'hymen soit un calcul,
Qu'excepté l'or, le rang, tout le reste soit nul :
L'usage les absout; en serait-il de même

Pour l'écrivain qui blâme avec un zèle extrême
Ces hymens trop communs où le cœur n'est pour rien?

A. IMBERT.

Mais je vous aime, moi.

CÉCILE.

Vous m'aimez, c'est fort bien,
Mais dans cet hymen, moi, je suis pour quelque chose;
Et.... vous m'avez permis de défendre ma cause.

A. IMBERT.

Poursuivez.

CÉCILE.

A quoi bon, si Monsieur a compris?

A. IMBERT.

De mes bontés pour vous ainsi voilà le prix!
Dédaigner un tuteur ami de votre enfance,
Et qui veut vous donner un rang, une existence
Au moment où lui seul vous reste pour appui!

CÉCILE.

Sur mon isolement, Monsieur fonde aujourd'hui
Son espoir d'obtenir ma main que je refuse!
Philosophe, il a tort, et tuteur, il abuse.
Il pense avoir des droits, mais chacun a les siens;
Et mon oncle est prié de protéger les miens.

SCÈNE XVIII

A. IMBERT *seul.*

Par quel moyen gagner un pareil caractère !
De plus en plus je sens combien elle m'est chère....
L'amour, l'ambition !

SCÈNE XIX

A. IMBERT, DUJOUR.

DUJOUR.

Ces grands seigneurs, vraiment,
Sont singuliers ! Ce duc, il veut et promptement
Que je fasse le choix d'une plume exercée,
Dont la prose élégante habille la pensée
Qu'il faut trancher les rangs dans l'état social.
J'ai promis, un refus pouvait m'être fatal.
De grands engagemens et père de famille,
Un garçon à placer, une dot pour ma fille....
Ennemi dangereux, protecteur des plus chauds,
Tel il est.

A. IMBERT.

Cet ouvrage est-il bien à propos?
L'opinion....

DUJOUR.

On veut la rendre doctrinaire.

A. IMBERT.

La pairie, ils voulaient l'avoir héréditaire,
Et cela n'a pas pris.

DUJOUR.

On en peut revenir
Lorsque l'on ne veut pas enchaîner l'avenir;
Et l'avenir, il faut qu'il soit aristocrate.
L'accident de Juillet déplaît à l'Autocrate,
L'oligarchie anglaise a peur du contre-coup;
De notre ministère ils espèrent beaucoup;
Ils obtiendront beaucoup, comme bien pouvez croire.

A. IMBERT.

Mais pas tout.

DUJOUR.

A peu près avec du provisoire.
Il couve des projets de restaurations.

A. IMBERT.

L'opium politique endort les nations.

DUJOUR.

Pour mieux les endormir on fait des protocoles;
On avance, on recule, et l'on fait....

A. IMBERT.

Des écoles,
Disent beaucoup de gens.

DUJOUR.

Qui sait, avec le temps!

L'impossible en deux mois est probable en deux ans.

A. IMBERT.

Et l'opposition, et les journaux, la presse !

DUJOUR.

On menace les uns, d'autres on les caresse.
Prison et fonds secrets, au choix des amateurs.
Et le silence aussi trouve des acheteurs.

A. IMBERT.

Le peuple ne vend pas le sien, et l'on peut craindre....

DUJOUR.

Dès que la rente monte a-t-il droit de se plaindre?
Revenons à l'écrit; on désire un auteur
De la première ligne, éloquent prosateur.
Si vous vous en chargiez, vous brillant coloriste?

A. IMBERT.

Moi, de l'égalité jadis apologiste?

DUJOUR.

Voyez le résultat, oubliez le passé.

A. IMBERT.

Ce résultat....

DUJOUR.

L'ouvrage en cet esprit tracé,
Bientôt de notre duc obtiendrait....

A. IMBERT.

Des promesses.

DUJOUR.

Il tient ce qu'il promet; puissant par ses richesses,

Puissant par son crédit, combien il peut servir!
Qui sait jusqu'où par lui vous pourriez parvenir!

A. IMBERT.

Son nom?

DUJOUR.

Acceptez-vous? sur-le-champ je le nomme.

A. IMBERT.

Ne nommez pas.

DUJOUR.

A part. Haut.
Que si; la faveur d'un tel homme....

A. IMBERT.

C'est que.... comprenez donc.... deux opinions.

DUJOUR.

Mais
Deux époques; trente ans d'intervalle.

A. IMBERT.

Je sais,
Mais....

DUJOUR.

Mille autres ont fait ce que je vous propose,
Sans compter de sermens une assez forte dose.
De sermens en sermens et d'écrits en écrits,
Les voilà bien rentés, comtes, barons, marquis,
Plus ou moins protégés par chaque ministère.
Au reste, il est un point déterminant, j'espère;
Le duc mettra son nom à l'écrit.

A. IMBERT.

Ce seigneur....

DUJOUR.

Tient, à ce qu'il paraît, à passer pour auteur;
Et, comme c'est la cour qui désire l'ouvrage,
Il doit être discret pour son propre avantage.
Eh que demande-t-il? deux ou trois argumens
Qui puissent de la cour flatter les sentimens.
Voilà tout.

A. IMBERT.

N'est-ce rien?

DUJOUR.

On peut, même en logique,
Expliquer son penchant pour le pouvoir unique;
Quand il n'est pas ingrat, il a son beau côté.
Au fait, que gagne-t-on avec la liberté?
Pour elle il faut l'aimer; toujours des sacrifices.
L'absolu pouvoir, lui, sait payer les services,
Et les payer très-cher, parce qu'il sait fort bien
Que l'absolu pouvoir n'est pas aimé pour rien.
Faveurs, titres, rubans, pensions, baronnies,
Tout part de là. Souvent des peines infinies
Ne peuvent obtenir ce qu'obtient sans bouger
Un écrivain qu'un grand se plaît à protéger.
Un protecteur de cour se vend comme autre chose;
Vous aurez celui-ci pour trois pages de prose :
Puis, songez qu'au secret il tient bien plus que vous.

A. IMBERT.

Et, dans ce cas, le duc peut dépendre de nous ?

DUJOUR.

Oui, de nous ; car je suis, moi, dans la confidence.
Avoir un grand seigneur dans notre dépendance !

A. IMBERT.

Nommez.

DUJOUR.

Le duc Delmar.

A. IMBERT.

Lui ! le plus grand crédit !

DUJOUR à part.

J'étais sûr d'y venir.

A. IMBERT.

De mon ancien écrit
L'opinion, au fait, n'était pas trop la mienne.

DUJOUR.

Que celui qui toujours a conservé la sienne
Ait seul droit de lancer des pierres contre vous,
Je réponds de vos jours. Et, soit dit entre nous,
Ne peut-on pas défendre un parti sans en être?

A. IMBERT.

Et d'en faire le choix est-on toujours le maître?

DUJOUR.

Quand on a des enfans, pense-t-on comme on veut?
Des dettes, des besoins ; ma foi, sauve qui peut!

A. IMBERT.

Vous deviendrez fort riche.

DUJOUR.

Et c'est une justice :
Je suis Gascon, il faut que Paris me nourrisse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A. IMBERT *seul, écrivant.*

Froid début! un écrit fait sans conviction....
Du duc Delmar il faut remplir l'intention....
Que dire?.... Bon! Verneuil, au retour de la course,
Va passer par ici pour se rendre à la Bourse :
Causer sur ce sujet est un moyen certain
D'allumer à l'instant son feu républicain.
Il a l'esprit piquant, plein de traits.... les idées
Par le choc du discours souvent sont fécondées....
Le voici.

SCÈNE II

A. IMBERT, VERNEUIL.

VERNEUIL.

Votre fils est un bon écuyer.

A la course, pour lui, je viens de parier :
J'ai gagné mille francs.

A. IMBERT.

Mon cher, dois-je vous dire
Qu'au titre de baron mon fils veut que j'aspire?

VERNEUIL.

Je le sais : sur ce point j'ai mon opinion;
J'y tiens.

A. IMBERT à part.

Tant mieux, chauffons la conversation.

Haut.

Mon fils y tient beaucoup.

VERNEUIL.

Je me tais.

A. IMBERT.

Au contraire;
Parlez.

VERNEUIL.

Dispensez-m'en.

A. IMBERT.

Parlez.

VERNEUIL.

Je suis sincère.

A. IMBERT.

Et c'est ce que je veux.

VERNEUIL.

Qu'un baron du vieux temps,
Immobile au milieu de tant de changemens,

Pense qu'un nom poudré d'héraldique poussière
Est d'un grand prix, c'est là sa raison routinière;
Elle est bonne pour ceux dont l'éducation
Sur de vieilles erreurs cloua l'opinion.
A leur orgueil inepte enté sur des chimères,
Il faut des parchemins, titres héréditaires
Proscrits par la raison d'un public éclairé,
Et que pour l'examen le siècle a préparé.
La noblesse n'est plus qu'un oripeau gothique,
Prouvant d'un long abus la sottise historique.
Quand le peuple n'y voit qu'un niais préjugé,
Ce préjugé par vous se trouve protégé,
Par vous dont un ouvrage....

A. IMBERT.

Ah! ma vieille brochure!
Vous l'avez donc lue?

VERNEUIL.

Oui, plusieurs fois, je vous jure.
C'est fort en argumens.

A. IMBERT.

Qu'on peut discuter.

VERNEUIL.

Bon.
L'on discute sur tout; mais les réfuter? non.

A. IMBERT.

Fort jeune alors, j'étais novice en politique.

VERNEUIL.

Novice! quel auteur est plus ferme en logique?

A. IMBERT.

Ah!

VERNEUIL.

Les vrais droits du peuple y sont bien défendus ;
Ces légitimes droits, si long-temps méconnus,
Et qu'on voudrait encore aujourd'hui méconnaître.
C'est un ouvrage enfin tracé de main de maître ;
Celui qui le voudrait réfuter, suivant moi,
Prouverait peu d'esprit, ou peu de bonne foi.

A. IMBERT.

A part. Haut.

C'est me défendre trop ; il faut des différences
De rang.

VERNEUIL.

Qui fait le rang?

A. IMBERT.

Ce sont ces convenances
Que le temps sanctionne. Un titre a commencé
Cet ordre pour lier le présent au passé,
L'avenir au présent : c'est un moyen magique,
De la société grand ressort politique,
Qui fait faire sans frais de belles actions.

A part.

Je puis tirer parti de ces réflexions.
Je veux les employer.

VERNEUIL.

Ordre, rang, convenances,
Chimères! L'argent seul établit les distances.

Pour gendre fort souvent un père féodal
D'un Crésus roturier ne s'arrange pas mal.
Les titres et l'argent sont fort bons camarades.
Tels, fiers de leurs aïeux décédés aux croisades,
Assiégés chaque jour d'huissiers peu complaisans,
Des écus plébéïens se font les courtisans.
Le rang ne sauve plus de Sainte-Pélagie.
L'argent passe partout sans généalogie;
Sa valeur est en lui, c'est lui qu'on aime en lui.
On l'estimait hier, on l'estime aujourd'hui.
La noblesse de coffre est claire, manifeste;
Avec un million on est noble et de reste.

A. IMBERT.

Moins qu'avec deux.... Il faut un plus moral agent.
N'existe-t-il donc rien au-dessus de l'argent?

VERNEUIL.

L'or.

A. IMBERT.

La vertu.

VERNEUIL.

Quand donc fut-ce un moyen magique
Que l'on crût nécessaire au ressort politique?
Voyons le positif, laissons là l'idéal.

Montrant une pièce de cinq francs.

Tenez, Monsieur, voilà tout l'état social.

A. IMBERT.

Le mérite....

VERNEUIL.

Oui. Pourtant, de l'homme de mérite
Parfois je plains le sort, quand je vois qu'il irrite
La sottise, l'orgueil, l'envie et la grandeur.
Ce qui prouve qu'il faut, pour être un grand auteur,
Avoir le diable au corps. Vous pourriez nous le dire.

A. IMBERT.

Oh ! vous aurez raison si vous me faites rire.

VERNEUIL.

Contre tout argument, moi j'ai l'addition.
D'où je conclus qu'il faut avoir le million.

A. IMBERT.

C'est chez vous une idée arrêtée.

VERNEUIL.

Invincible ;
Comme chez vous le goût des lettres.

A. IMBERT.

Goût paisible,
Très-paisible chez moi. De mes travaux, au fait,
La haute politique était le grand objet.
Homme d'État par goût, nommé, je vous assure
Que je ne ferai plus de la littérature
Qu'un simple amusement, comme Turgot.

VERNEUIL.

Turgot
S'honorait d'être auteur. C'est un assez beau lot.
Ce titre-là vaut bien un titre de noblesse.

A. IMBERT.

Ah! vous tirez sur moi.

VERNEUIL.

J'attaque la faiblesse
D'un noble auteur qui voit, oubliant sa raison,
Dans une particule un éclat pour son nom.

A. IMBERT.

Et si, faute, parfois, de cette particule,
Un légitime droit par la faveur s'annule,
Faudra-t-il dédaigner un semblable appui?

VERNEUIL.

Mais
Oui, si l'on veut tenir à des principes vrais.
Si l'on craint d'imiter ces hommes versatiles,
Sur la scène du monde acteurs bas et serviles,
Qui, jouant à propos des rôles opposés,
Nous ont fait payer cher leurs costumes usés;
Et que sous de nouveaux nous revoyons encore,
Prompts d'un nouveau pouvoir à saluer l'aurore,
Offrir leur dévoûment qui, dans sa vétusté,
Toujours jeune d'intrigue, est toujours accepté.
Vous avez exigé que je fusse sincère,
Je le suis. Le public, lui, serait plus sévère
Pour l'homme de génie, amoureux du blason,
Oubliant ce qu'il est pour n'être qu'un baron.

A. IMBERT.

Si ce n'était mon fils....

VERNEUIL.

Il a tort, je vous jure.
Un titre n'est plus rien.

SCÈNE III

A. IMBERT, VERNEUIL, GERVAIS.

GERVAIS à A. Imbert.

Monsieur, votre voiture
Est prête.

A. IMBERT à Verneuil.

Voulez-vous en profiter? Je vais
Près de la Bourse.

VERNEUIL.

Allons.

A. IMBERT.

Dans un moment, Gervais,
Je serai de retour.

Ils sortent.

GERVAIS seul.

Quelle voix adoucie!
Devant le monde il a de la philanthropie!

SCÈNE IV

ARMAND, ERNEST, P. IMBERT.

P. IMBERT à son fils.

Embrassons-nous encor.

ARMAND.

Mon père!

P. IMBERT.

Eh bien! ton cours?

ARMAND bas à Ernest.

Comment répondre?

ERNEST bas à Armand.

En homme. Eh quoi! trembler toujours!

P. IMBERT.

Es-tu bien savant?

ARMAND.

Bas à Ernest.

Je.... je ne sais que lui dire.

ERNEST.

Son cours? à quoi cela pouvait-il le conduire?
Il l'a quitté.

P. IMBERT.

Quitter son état sans motif!

ERNEST.

Mais l'état d'avocat n'est pas très-lucratif :

Quelques-uns font fortune, et le reste végète.

P. IMBERT.

Quel parti prendre, au lieu de celui qu'il rejette?

ERNEST.

Aucun.

P. IMBERT.

Armand le sait, je hais l'oisiveté.
L'honnête industriel, mon fils, est respecté :
Par d'utiles travaux rends-toi donc respectable.
Vivre de son travail est toujours honorable.
Quel état choisis-tu? Parle, mon fils!

ERNEST.

Aucun.

ARMAND bas à Ernest.

Cependant....

ERNEST.

Un état! fi donc, que c'est commun!
A force de travail amasser quelques rentes,
Bâtir avec effort des fortunes si lentes,
Vieux système.... Un hasard, un jour, un bon moment,
On est riche, on jouit sans travail. C'est charmant.
Voilà ce qu'il lui faut.

ARMAND bas à Ernest.

Eh non!

P. IMBERT.

C'est d'industrie
Que je parle, Monsieur, et non de loterie.

ERNEST.

Si c'est son goût.

ARMAND bas à Ernest.

Non.

P. IMBERT.

Non.

ERNEST.

Veto tout absolu.

Droit abusif.... Ainsi les pères l'ont voulu.

P. IMBERT.

C'est un droit que leur donne au moins l'expérience.

ERNEST.

Eh! chacun à son tour acquiert cette science!
L'attendre vaut bien mieux que de la posséder,
Jouir de ses penchans que de leur commander.

P. IMBERT.

De ce système-là que pense votre père?

ERNEST.

M'aurait-il élevé comme un enfant vulgaire?
De ses principes, moi, par ses leçons formé,
Je suis, pour ainsi dire, un vivant résumé.

ARMAND à part.

Non.

ERNEST.

Vous me taxerez d'un peu d'orgueil, peut-être;
Mais l'écolier, je crois, fait honneur à son maître.

P. IMBERT.

Son maître! Non, Monsieur; non, vos principes faux

Se trouvent condamnés par ses écrits moraux.
Mon fils a repoussé vos sophismes, j'espère!
Il ne doit écouter en ces lieux que mon frère....
Je suis fort mécontent de vous, mon fils.

SCÈNE V

ERNEST, ARMAND.

ERNEST.

Et moi,
Armand, je suis aussi fort mécontent de toi :
Dans la discussion tu restais comme un terme.
Quand on défend ses droits, il faut être plus ferme.

ARMAND.

Eh! je ne pensais rien de ce que tu disais!
Mais tu parlais toujours quand je te retenais.

ERNEST.

Pourquoi me retenir? Ma cause était la tienne;
Mais laissons cette affaire, et parlons de la mienne.
Cécile! je le sens, par la difficulté,
Pour elle mon amour a beaucoup augmenté.

ARMAND.

Quelle difficulté?

ERNEST.

Sa vieille gouvernante
Est toujours auprès d'elle. Oh! comme elle est gênante!

Elle est sourde du moins par compensation,
Et j'ai fait à peu près ma déclaration.

ARMAND.

T'aime-t-elle?

ERNEST souriant.

Elle dit que non.

ARMAND à part.

Ah! je respire!

Haut.

Elle ne t'aime pas, et cela te fait rire?

ERNEST.

Pauvre dupe! ce *non* veut dire *oui*.

ARMAND.

Tu le crois?

ERNEST.

On lui parle d'amour pour la première fois;
Un nouveau sentiment, l'embarras, la surprise;
Pouvait-elle soudain me dire avec franchise :
Le don de votre cœur me plaît infiniment?
De lui parler d'amour je guette le moment.
Quels discours! quels transports! quel feu! quelle éloquence!
Émue, elle se tait. Conçois-tu ce silence?
Tu restes froid, Armand; tu n'es pas amoureux.

ARMAND

Qu'en sais-tu?

ERNEST.

Mais étant confident de mes feux,
Tu me devais des tiens la même confidence.

Voyons !

ARMAND.

Si le devoir m'ordonne le silence?

ERNEST.

Le devoir ! allons donc : moi, je veux tout savoir.

ARMAND.

Ernest, plus que jamais je dois perdre l'espoir !
D'abord, elle est fort riche, et j'ai peu de fortune.

ERNEST.

D'abord, si cet hymen peut t'en procurer une?

ARMAND.

Jamais je ne ferai de tels calculs.

ERNEST.

Tant pis.
En hymen, la jeunesse aura toujours son prix.
Fais de ce capital un moyen de richesse;
Qu'une dot....

ARMAND.

Point de dot; une amoureuse ivresse,
Le travail, la santé, le doux repos du cœur,
Voilà le vrai plaisir, voilà le vrai bonheur !

ERNEST.

Amour du bon vieux temps semi-chevaleresque !
Mais on est romantique et non pas romanesque;
Aujourd'hui nous n'avons plus rien de pastoral,
Et celui qui veut l'être est fort original.
As-tu parlé?

ARMAND.

Non.

ERNEST.

Non?

ARMAND.

Un de mes amis l'aime.

ERNEST.

L'amour est égoïste. Est-il aimé lui-même?

ARMAND.

Il n'en a que l'espoir.

ERNEST.

Eh bien! c'est de bon jeu;
Qu'il garde son espoir, obtiens un tendre aveu....
Pour déclarer tes feux comment vas-tu t'y prendre?
Il me semble te voir, il me semble t'entendre.
Tremblant, les yeux baissés, parlant timidement....
Cécile!... reste.... apprends comment parle un amant.
Tâche de m'imiter.

SCÈNE VI

ERNEST, ARMAND, CÉCILE.

ERNEST.

Que cherche ma cousine?

CÉCILE.

Ma gouvernante.

ERNEST.

On peut sans elle, j'imagine,
Poursuivre un entretien ce matin effleuré.

Bas à Armand.

Tu vas voir.

CÉCILE.

A quoi bon?

ERNEST.

Quand d'amour enivré,
Je vous disais....

CÉCILE.

Ce que je ne veux pas entendre.

ERNEST.

Eh pourquoi, s'il vous plaît? Craindriez-vous d'apprendre
L'amour que vos attraits ont fait naître en mon cœur?
C'est trop de modestie et beaucoup de rigueur.
Quoi! vous voulez douter du pouvoir de vos charmes!
Vous défendez la plainte à qui vous rend les armes!

Bas à Armand.

Qu'en dis-tu?

CÉCILE.

Ce sont là des madrigaux, je croi;
Mais vous en pourriez faire un plus utile emploi
Près d'une autre en état d'en sentir le mérite.

ERNEST.

Une autre!

CÉCILE.

Une autre.

ERNEST.

Et c'est Cécile qui m'invite
A porter mon hommage ailleurs?... J'ose espérer....

CÉCILE.

Rien près de moi.

ERNEST.

Daignez du moins me déclarer
Le motif d'un refus qui m'accable, m'opprime,
D'un refus singulier dont je suis la victime.

CÉCILE.

La victime?

ERNEST.

Bas à Armand.

Oui, d'honneur. Écoute bien, Armand.

Haut.

Au fait, je meurs d'amour, et....

CÉCILE.

C'est fade, vraiment.
Je vous conseille encor de porter votre hommage
A quelqu'autre qui puisse en sentir l'avantage.

ERNEST.

Avantage est le mot.

CÉCILE.

Admettons que j'ai tort.
Mon cousin néanmoins, sans nul danger de mort,
Entendra mon refus; il est simple et sincère;
Je ne suis point coquette, et parle sans mystère.

ERNEST.

Et sans mystère aussi je puis dire que, moi,
Qui du joug de l'hymen veux bien subir la loi,
Je pourrais, étayé d'une riche alliance,
Des plus brillans emplois concevoir l'espérance.

CÉCILE.

Et vous échangeriez contre un vulgaire amour
Un espoir qui se doit réaliser un jour?
D'un crime envers l'État je me croirais complice
Si j'acceptais de vous un pareil sacrifice.

ERNEST.

Bien; je veux vous laisser méditer sagement
Le prix du sacrifice et celui de l'amant.

SCÈNE VII

ARMAND, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon cousin a beaucoup d'estime pour lui-même.
Est-ce conviction de son mérite extrême?
Moi, je ne le vois pas. Ai-je tort?

ARMAND.

Je le plains;
Il vous déplaît.

CÉCILE.

Beaucoup.

ARMAND.

Je conçois ses chagrins.

CÉCILE.

Il fallait, suivant vous, au lieu de l'éconduire,
L'écouter?

ARMAND.

Ce n'est pas ce que je voulais dire.

CÉCILE.

Eh quoi donc?

ARMAND à part.

Je me perds dans mes discours.

CÉCILE à part.

Armand
Prend à l'amour d'Ernest un intérêt bien grand!...
Dites-moi, mon cousin, votre père, je pense,
Aura dû vous parler de son parent Vernance?

ARMAND.

Cent fois. Nous lui devons....

CÉCILE.

Il m'a tout dit. Eh bien!
Cet homme généreux à présent n'a plus rien.

ARMAND.

O ciel! nous devons tout au généreux Vernance.
Que mon oncle est heureux! Riche, sa bienfaisance
Du parent peut sans peine adoucir le destin;
Et....

CÉCILE donnant une bague.

Vous vendrez pour lui ce bijou, mon cousin.

ARMAND.

Je....

CÉCILE.

Prenez-le, de grâce; il me vient d'héritage.
Je n'en saurais jamais faire un meilleur usage.

ARMAND.

Ce sacrifice....

CÉCILE.

Il est bien mince, en vérité;
Et pour être un mérite il m'a trop peu coûté.

ARMAND.

Mon oncle, pour votre ame oh! quelle jouissance,
Lorsque vous apprendrez ce trait de bienfaisance!

CÉCILE.

A part. Haut.
Il le croit. Gardez-moi, de grâce, le secret.

ARMAND.

Même avec lui?

CÉCILE.

Surtout avec lui.

ARMAND.

De ce fait
Je dois....

CÉCILE.

Vous me devez un peu de déférence.
Hâtez-vous; le malheur a besoin d'espérance.

SCÈNE VIII

CÉCILE *seule.*

De son oncle toujours fervent admirateur !...
Il croit dans ses écrits voir l'ame de l'auteur.
Dès mon enfance, moi, j'appris à le connaître.
De ma tante il était moins l'époux que le maître.
Il vient me proposer de devenir le mien !
Oh ! s'il valait Armand !... Hélas ! il s'en faut bien.
Une femme avec lui serait vraiment heureuse !
Mon tuteur vient, sortons.

SCÈNE IX

A. IMBERT, DUJOUR.

A. IMBERT.

Quand la chance est douteuse,
Vous ne savez rien, vous, solliciteur actif !
Votre zèle s'endort au moment décisif !

DUJOUR.

J'ai l'esprit tout rempli d'une offre d'importance ;
Un brillant avenir, rayonnant d'opulence.
Dites, l'écrit n'est pas encore commencé ?

A. IMBERT.

Si.

DUJOUR.

L'on peut retarder.

A. IMBERT.

Vous m'avez tant pressé!

Ce duc....

DUJOUR.

Apprenez donc qu'on m'offre à Colombie
Un établissement.... immense imprimerie,
Dans laquelle l'État place beaucoup d'argent.
Le droit de diriger cela par un agent;
Pays neuf où naîtront des besoins littéraires;
Novices imprimeurs, et novices libraires,
Quel avantage avec des ouvriers français!
Et si l'Europe un jour cesse d'être tranquille,
Moi, les miens, mes amis, là trouvent un asile.

A. IMBERT.

Et que donnerez-vous, pour prix de tant de bien?
Car là comme chez nous, sans doute, rien pour rien?

DUJOUR.

Je donne.... Vous verrez en lisant cette lettre.

A. IMBERT lisant.

« Votre probité, votre....

DUJOUR.

Ceci m'est personnel et vous pouvez l'omettre.

Il montre du doigt l'endroit à lire.

A. IMBERT lisant.

» L'enthousiasme pour la liberté est, chez nous, partagé par tout le
» monde, même par nos hommes d'État; ce qui ne se voit pas dans
» tous, comme vous savez de reste.

A Colombie aussi l'on se moque de nous?

DUJOUR.

Partout. C'est mon chagrin. Mon fils dans son courroux
Va me rendre suspect à la Sainte-Alliance.

A. IMBERT.

Suspect! Comment cela?

DUJOUR.

Mon fils est Jeune-France.
Belges, Italiens, dit-il, et Polonais
Avaient droit de compter sur l'appui des Français,
Et l'ordre, ajoute-t-il, qui règne à Varsovie,
Menace du même ordre un jour notre patrie [1].
Des soldats polonais les glorieux débris,
Proscrits chez eux, chez nous sont à moitié proscrits.
Ils sont pour la Doctrine effrayans d'héroïsme.
C'est ainsi qu'il s'exprime en son patriotisme.
Je veux loin de la France en faire mon agent.
Dans tous les lieux du monde il verra que l'argent
Est fort cosmopolite et fort peu patriote;
Et positif alors, guéri de sa marotte,

---

[1] Menace du même ordre un jour notre patrie.
Je veux loin de la France en faire mon agent.

Par l'accueil fait au riche il doit être averti
Que le parti du chiffre est le meilleur parti.

A. IMBERT.

Si son patriotisme enfin ne peut s'éteindre?

DUJOUR.

J'en fais un diplomate, et n'ai plus rien à craindre.

Il montre l'endroit à lire

A. IMBERT.

» Nous aurions besoin d'un ouvrage éloquent, dans lequel fussent
» développés les avantages de l'égalité. Priez un de vos écrivains les
» plus distingués, publiciste habile, de se charger de cet ouvrage que
» nous ferons traduire; mais que ce soit promptement.

DUJOUR.

Je n'ai point hésité pour vous choisir.

A. IMBERT.

Et moi,
Je n'hésiterai pas à refuser.

DUJOUR.

Pourquoi?

A. IMBERT.

Une explication n'est pas très-nécessaire.

DUJOUR.

Pardonnez, je la crois très-utile, au contraire.
De grâce, procédons logiquement. Au fait,
De spéculations tout n'est-il pas l'objet?
Les lettres même sont à présent un commerce;
A placer ses produits plus d'un auteur s'exerce;
On a toujours raison quand on les place bien;

Et le seul tort serait de les donner pour rien.
Je sais tel écrivain dont la plume docile,
Dans deux ou trois journaux fait, variant son style,
Pour le noble faubourg de la dévotion,
Et pour l'autre parti de l'opposition.
Poursuivez, s'il vous plaît.

A. IMBERT.

» Nous mettons à votre disposition une traite de vingt-cinq mille
» francs.

DUJOUR.

C'est honnête, je pense;
On peut à pareil prix faire de l'éloquence.
Dix auraient fait l'ouvrage à bien meilleur marché,
Mais à la qualité je me suis attaché;
C'est sur la probité que le crédit se fonde;
Et je ne voudrais pas tromper le Nouveau-Monde.

A. IMBERT.

Et l'ancien?

DUJOUR.

Y choisir l'écrivain le meilleur,
C'est les servir tous deux.

A. IMBERT.

C'est beaucoup trop flatteur.

DUJOUR lisant.

» Vous pouvez donner la moitié ou la totalité de la somme d'avance,
» à votre choix.

D'avance, à votre choix? Voici la somme entière.

A. IMBERT.

Un système opposé!

DUJOUR.

Pour un autre hémisphère.
Colombie et Paris ont-ils rien de commun?

A. IMBERT.

Deux partis à la fois!

DUJOUR.

Valent deux fois plus qu'un.
Les partis? tous sont bons quand ils ont une caisse.
On les prend à la hausse, on les quitte à la baisse.
Chaque transition rapporte son produit;
L'une nous montre un but, l'autre nous y conduit.
Des divers changemens étudions les phases;
Le siècle où nous vivons est un siècle de phrases;
Le monde s'en contente; eh! faites-en morbleu;
Avec la rhétorique on a toujours beau jeu.

A. IMBERT.

Près de moi vainement vous emploîrez la vôtre.
Je ne fais point l'écrit.

DUJOUR.

Eh! renoncez à l'autre.

A. IMBERT.

Quand ce duc sait par vous que je m'en suis chargé?

DUJOUR.

C'est vrai, mais si par moi vous êtes dégagé?

A. IMBERT.

Je tiens à satisfaire un pareil personnage;

Et son opinion, d'ailleurs, je la partage.
Sans cela, croyez-vous que j'aurais accepté?

DUJOUR.

Si nous tirions parti de votre ancien traité?

A. IMBERT.

Que dites-vous? Il faut qu'on l'oublie, au contraire.
L'égalité! lorsque le parti doctrinaire[1]
Par système et par goût n'en est pas fort épris,
Et lorsque son désir de la paix à tout prix
En fait l'humble sujet de l'aristocratie!
En lançant mon écrit contre l'oligarchie,
Prévoyant j'aurais dû n'y pas mettre mon nom.

DUJOUR.

Quant au nom, cette fois, soyez sûr.... Ainsi....

A. IMBERT.

Non.

DUJOUR *à part.*

Respect humain. Il fait de la diplomatie;
Il doit céder enfin.... La somme est si jolie!

Haut.

J'en suis au désespoir. Je vais chercher, pourtant.

A. IMBERT.

J'y songe. Je connais quelqu'un d'un grand talent :

---

[1] Que dites-vous? Il faut qu'on l'oublie au contraire;
Je voudrais en tenir le dernier exemplaire.
J'eus deux torts, de le faire et d'y mettre mon nom.

C'est un homme qui veut, modeste et solitaire,
Demeurer inconnu du public qu'il éclaire.

DUJOUR.

A part. Haut.

Je connais l'inconnu. Fin contre fin. Pourvu
Que vous me répondiez du talent inconnu.

A. IMBERT.

J'en réponds.

DUJOUR.

On désire un politique habile.

A. IMBERT.

Il l'est.

DUJOUR à part.

Je le vois bien.... J'ai besoin de son style.

Haut.

Suffit; pour l'inconnu je vous laisse les fonds.

Il les donne.

A. IMBERT.

Tout comme il vous plaira.

DUJOUR.

Nous nous arrangerons.
Promptement à mon duc vous livrerez le vôtre?

A. IMBERT.

Oui. Pourtant vous vouliez me faire accepter l'autre.

DUJOUR.

Au plus avantageux j'ai d'abord dû songer.
Ce duc est cependant un homme à ménager.
Surtout dans ce moment il m'est très-nécessaire.

De la cour, grâce à lui, si je deviens libraire?....

A. IMBERT.

Diable !

DUJOUR.

Une dame sert mes projets... moyennant...

A. IMBERT.

Parfois l'argent s'égare.

DUJOUR.

Oui, mais *donnant donnant.*

A. IMBERT.

Sait-il ?....

DUJOUR.

Fermant les yeux.

A. IMBERT.

Dévot rude en morale.

DUJOUR.

Les marchés sans témoins sont toujours sans scandale.

SCÈNE X

A. IMBERT *seul.*

Serrant les billets.

Ce duc peut me servir, et cela sert toujours....
Mon vieux traité pourra m'être d'un grand secours.
Combien de capitaux une plume recèle !
Pour les lettres, vraiment, c'est une ère nouvelle.
La finance conduit le monde intelligent.
L'argent fait les succès, les succès font l'argent.

SCÈNE XI

A. IMBERT, P. IMBERT.

P. IMBERT.

Nous n'avons pu causer qu'un seul instant, mon frère,
Parlons d'Armand. Tu dois lui commander en père,
Pourquoi ne pas user de ton autorité?
L'emploi qu'il a choisi lui-même, il l'a quitté.

A. IMBERT.

D'un tout autre œil que vous j'ai vu cela, peut-être;
J'ai cru que mes écrits chez Armand faisaient naître
Le désir d'être auteur. Prudemment j'observais
De ce nouveau penchant la force et les progrès.

P. IMBERT.

Et dans ces sentimens penses-tu qu'il persiste?

A. IMBERT.

Ce n'est pas en un jour qu'on devient moraliste.

P. IMBERT.

S'il se sent inspiré, s'il éprouve en son cœur
Le désir d'être utile, et cette noble ardeur
Où des nobles vertus la flamme se révèle;
Si sa plume appartient au malheur qui l'appelle [1];

---

[1] Si sa plume appartient au malheur qui l'appelle;
S'il ressent le besoin de flétrir des travers,

Si de la liberté courageux défenseur ,
Sans relâche il poursuit tout pouvoir oppresseur
Dont les séductions n'atteignent point une ame
Que du patriotisme alimente la flamme ;
S'il ressent le besoin de flétrir des travers ,
Des vices en crédit chez tant d'heureux pervers ;
Si des mœurs qu'il proscrit ses mœurs font la satire ;
Qu'il soit ce qu'est mon frère et s'empresse d'écrire.
Mais , auteur , s'il pouvait quelque jour oublier
Que ce n'est point assez de plaire et de briller ;
Que l'esprit, le talent, la gloire , le génie ,
Vain bruit si la vertu n'en est l'ame et la vie ;

Des vices en crédit chez tant d'heureux pervers;
Si des mœurs qu'il proscrit ses mœurs font la satire,
Qu'il soit ce qu'est mon frère, et s'empresse d'écrire.
Mais s'il s'était trompé sur sa vocation,
S'il devait, au mépris de sa profession,
Vouer à l'argent seul une plume vénale ;
S'il devait, étouffant la honte du scandale,
Imiter ces auteurs du lucre seul épris,
S'arrachant des lauriers d'avarice flétris;
Ah! dans ces rangs honteux, plutôt qu'on ne le nomme,
Qu'il reste un homme obscur, mais qu'il soit honnête homme.

A. IMBERT.

Bien.

P. IMBERT.

Vernance? voyons, que feras-tu pour lui?

S'il devait écrivain, mobilier du pouvoir,
D'un parfum voyageur brûler son encensoir;
Si sa plume devait, servile, intéressée,
Au coffre d'un ministre enchaîner sa pensée;
Que tout calculateur et sans convictions,
Dans Barême il puisât ses inspirations;
S'il pouvait, en parlant d'honneur et de morale,
Du rôle d'apostat monnoyer le scandale;
Renégat pour de l'or; de ses amis bientôt
Pour son ambition proscripteur s'il le faut:
Ah! dans ces rangs honteux plutôt qu'on ne le nomme,
Qu'il reste un homme obscur, mais qu'il soit honnête homme!

A. IMBERT.

A part.

Très-bien. Cet homme-là me met dans un étau.

P. IMBERT.

Un écrivain vénal n'est-il pas un fléau?
Honte! honte à celui qui vend sa conscience!
L'honnête homme n'écrit qu'avec sa conscience.
Mais Vernance? voyons, que feras-tu pour lui?

A. IMBERT.

Tout. Qu'il parle, et, s'il veut, je vais dès aujourd'hui
Faire ce que jamais je nai fait pour moi-même;
Solliciter, chercher avec un zèle extrême
Une place...

P. IMBERT.

Une place? à soixante-trois ans?
Lorsque, comme Vernance on travailla long-temps,

Un tranquille repos avec l'indépendance,
Voilà ce que l'on veut. Notre reconnaissance
Au vertueux parent doit procurer ces biens.
Pouvons-nous oublier qu'il nous aida des siens?

A. IMBERT.

Il faudrait, avant tout....

P. IMBERT.

Avec délicatesse
Nous offrirons nos dons ; il ne faut pas qu'on blesse
Par un air de pitié l'honnête infortuné.
Dans un de tes écrits ce précepte est donné.

A. IMBERT à part.

Quelle mémoire !

P. IMBERT.

Eh bien ! Antoine, « obliger vite,
» Du service, dis-tu, c'est doubler le mérite. »
Tu vois que je te lis avec attention.

A. IMBERT à part.

Le diable emporte l'homme et la citation !

P. IMBERT.

Tu parais hésiter! mon frère, pour ta gloire,
Je te crois bienfaisant, j'ai besoin de le croire.
Voici vingt mille francs, c'est tout ce que je peux ;
Toi, tu peux faire plus, et ton cœur généreux....
J'attends.

A. IMBERT.

Vingt mille francs sont une somme immense.

P. IMBERT.

Pour moi, mais non pour toi.

A. IMBERT.

Vous jugez l'apparence.
J'ai des charges.

P. IMBERT.

Et moi!

A. IMBERT.

Je suis gêné.

P. IMBERT.

Vous!

A. IMBERT.

Oui.

P. IMBERT.

Je le suis plus que vous, mais il n'a plus rien, lui.
Plus rien; entendez-vous? Plus rien! rien!

A. IMBERT.

La prudence
Doit sur le revenu régler la bienfaisance.
Le lendemain, mon frère, il faut bien le prévoir.
Quand on a des enfans, n'est-ce pas un devoir?

P. IMBERT.

Vous parlez de devoir, vous oubliez le vôtre,
Vous de l'humanité, noble et fervent apôtre!
Les mots coûtent si peu!

A. IMBERT.

De moi plus d'un bienfait....

P. IMBERT.

Dans les journaux inscrits, mais point de don muet.

A. IMBERT.

Après tout, il devait faire son assurance
Lui-même. Je le vois, d'après son imprudence,
D'un coupable abandon il n'est point corrigé.
Je suis sûr que son bien, s'il n'était submergé,
De ses mains, tôt ou tard, s'échapperait encore.

P. IMBERT.

Bien ! tournez en défaut la bonté qui l'honore
Et dont vous profitez. Qui prouve qu'aujourd'hui
Ces bronzes, ces tableaux, vous les auriez sans lui?
Prodigue de trésors pour des besoins factices,
On refuse au malheur ce qu'on donne aux caprices.
Le devoir parle en vain, on ne l'écoute pas;
Et, par prudence aussi, les ingrats sont ingrats.

SCÈNE XII

A. IMBERT, P. IMBERT, ERNEST.

ERNEST.

Enfin, à cet emploi c'est aujourd'hui qu'on nomme,
C'est vous qui l'obtiendrez; je le tiens d'un jeune homme,
Le neveu de Dolban, mon intime à peu près,
Et qui monte à cheval comme mon groom anglais.

A la course, tantôt j'avais peine à le suivre.

P. IMBERT.

Un emploi lucratif pour vous aider à vivre?

ERNEST.

A vivre; oui, c'est le mot dans la position
D'un pauvre homme affligé d'un pauvre million.

P. IMBERT.

Un million!

A. IMBERT.

Mon fils est du siècle, il présume
Qu'en me faisant fort riche il fait valoir ma plume.
Ton oncle veut que j'aide un parent; je devais
En ce cas avouer ce que je te cachais,
Que je suis fort gêné.

P. IMBERT bas à A. Imbert.

Bien; de votre artifice,
Moraliste, d'un fils vous faites un complice.

ERNEST.

Quel est donc ce parent?

P. IMBERT.

C'est notre bienfaiteur.
Votre grand-père était simple cultivateur.

ERNEST.

Pas possible!

P. IMBERT.

Et c'est moi qui vous l'apprends. Vernance
De trente mille francs alors lui fit l'avance.
Il acquiert une ferme; et nous ses héritiers,

Gardons sans intérêts l'argent douze ans entiers.

A. IMBERT.

Onze ans.

P. IMBERT.

Onze ans.

ERNEST.

L'argent rendu, l'on est bien quitte.

P. IMBERT.

Quitte? Vous décidez la question bien vite.
Un service semblable au service rendu,
Alors que l'on est quitte, au bienfaiteur est dû.

ERNEST.

Bon, depuis si long-temps!

P. IMBERT.

D'un bienfait si notoire,
Oui, je vois que le temps peut ravir la mémoire.

ERNEST.

Il a tout perdu?

P. IMBERT.

Tout.

ERNEST.

Nous vivons dans un temps
Où les biens ne sont pas communs entre parens;
Et celui qui voudrait en amener l'usage
Pourrait se ruiner pour son apprentissage.

P. IMBERT.

Vernance l'essaya, mais j'ai lieu de douter
Que Monsieur ait jamais dessein de l'imiter.

Je doute aussi qu'après un traitement semblable
Vernance voulût suivre un abandon coupable,
Par la fortune encor s'il était protégé.
S'il n'est incorrigible il serait corrigé....
Je vois que votre fils a beaucoup de prudence;
Il songe au lendemain.

ERNEST

Eh! chacun pour....

A. IMBERT.

Silence!

P. IMBERT.

Achevez le proverbe : il annonce un bon cœur....
La jeunesse toujours est sensible au malheur,
C'est une exception qu'un jeune homme égoïste.
Qu'un vieillard, long-temps dupe, à son bon cœur résiste,
On conçoit ses motifs. Celui qui, jeune encor,
Sans pitié, n'est ému que par l'amour de l'or,
Prive de plaisirs purs son ame indifférente.
L'avare de vingt ans est un monstre à quarante.

SCÈNE XIII

A. IMBERT, ERNEST.

ERNEST.

Le cher oncle est brutal.

A. IMBERT.

Tu ne voyais donc pas

Combien j'avais à cœur de finir ces débats?

ERNEST.

J'étais lancé.... Vraiment, ce parent pauvre diable
Fut riche?

A. IMBERT.

Oui, sa fortune était considérable.
Dans le temps, comme un sot il perdit son argent;
Jusqu'à la frénésie il était obligeant;
Des malheurs vrais ou feints, une larme hypocrite,
Il ne résistait pas.

ERNEST.

Un homme sans conduite.

A. IMBERT.

Il faut lui pardonner, puisqu'il est malheureux....
Tu parlais du ministre et d'un de ses neveux:
Ce jeune homme, crois-tu qu'il soit bien serviable.

ERNEST.

On ne peut plus.

A. IMBERT.

Alors, il serait convenable
D'aller le voir.... Il a pour toi de l'amitié?

ERNEST.

Beaucoup.

A. IMBERT.

Son oncle est faible; et, s'il n'est surveillé,
Un autre peut encore exploiter sa faiblesse.

ERNEST.

Vous croyez?

A. IMBERT.

Je le crains.

ERNEST.

J'y cours.

A. IMBERT.

Va ; le temps presse.
Songe qu'en pareil cas, un moment négligé....
Un ministre est changeant.

ERNEST.

Et si vite changé !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A. IMBERT *seul, en costume de cour.*

Me voilà prêt à faire à Dolban ma visite;
L'annonce de la place, et je pars tout de suite.
Dolban est bien pour moi, mais son jeune neveu
Au moment décisif entretiendra son feu.
Nommé, je ne veux pas laisser dormir la chance.

SCÈNE II

A. IMBERT, ARMAND.

ARMAND.

Mon oncle! pour mon cœur, oh quelle jouissance!
Je...

A. IMBERT.

Je suis nomm...

ARMAND.

J'étais chez un étudiant;
Le père entre et me dit que pour l'emploi brillant
Mon oncle veut lutter contre un monsieur Dorville
Qui lui sauva la vie en un temps difficile.
Hé quoi! son bienfaiteur se trouve candidat!
M'écriai-je; il l'ignore; il ne peut être ingrat!
Je l'emmène avec moi soudain au ministère;
J'explique en peu de mots les faits au secrétaire;
Ajoutant que mon oncle implore pour faveur
Que le bien qu'on lui veut soit pour son bienfaiteur.
Le secrétaire, ému, me regarde en silence;
Il me serre la main, entre chez l'Excellence,
Et revient promptement, rayonnant de plaisir.
J'ai servi, me dit-il, son plus ardent désir
En venant demander la place pour Dorville.
Quel danger vous couriez! Sans ma démarche utile,
Et sans le zèle ardent dont j'étais animé,
Vous étiez compromis, car vous étiez nommé!

A. IMBERT *à part.*

Sans lui j'étais nommé! Ce dernier trait m'achève.
Mais c'est donc un serpent que dans mon sein j'élève!
Haut.
Je ne puis plus long-temps contenir mon courroux.
C'est aussi par trop fort.

ARMAND.

Mon oncle, qu'avez-vous?

A. IMBERT.

Bientôt, grâces au ciel, vous suivrez votre père;
Que n'était-ce aujourd'hui?

ARMAND.

Pourquoi cette colère?

A. IMBERT.

De quoi vous mêliez-vous?

ARMAND.

Quand on vous accusait
D'être ingrat, d'oublier un immense bienfait,
Ne devais-je donc pas défendre votre gloire?
Je l'ai fait. Ma conduite est bien peu méritoire;
Le devoir commandait; mais comment présumer
Que mon zèle sincère on pourrait le blâmer!
Pénétré des leçons que mon oncle m'explique,
Puis-je donc avoir tort de les mettre en pratique?

A. IMBERT

Vous les pratiquerez quand vous serez chez vous.

SCÈNE III

ARMAND *seul.*

Lorsque de son honneur je me montre jaloux....

SCÈNE IV

ARMAND, CÉCILE.

ARMAND.

Le croirez-vous! Mon oncle.... O ciel, est-il possible!

CÉCILE.

Expliquez-vous.

ARMAND.

Oui, c'est une action horrible.
Un ami, dans le temps a préservé ses jours,
Et mon oncle, aujourd'hui (quel prix d'un tel secours!)
Concurrent pour la place....

CÉCILE.

Agit en égoïste?

ARMAND.

Vous savez....

CÉCILE.

Je connais ce zélé moraliste;
Ce qu'il fut en tout temps, il doit l'être aujourd'hui.
Il pense à lui d'abord.

ARMAND.

Et puis ensuite?

CÉCILE.

A lui.

ARMAND.

Un tel bienfait!... Croyant qu'il ignorait l'affaire,

Comme envoyé par lui je cours au ministère,
Et fais, pour l'obliger, nommer son bienfaiteur.
Eh bien, le croirez-vous, mon oncle entre en fureur !

CÉCILE *souriant.*

Il vous doit donc...

ARMAND.

L'honneur ; et, doublement coupable,
De remplir son devoir il me trouve blâmable !
Ah ! mon oncle, combien vous affligez mon cœur !
Je vous crus vertueux, c'était donc une erreur !
De vos nobles écrits la morale si sage
Est donc pour vos lecteurs, et non pour votre usage?
En prêchant des vertus à tout le genre humain,
N'avez-vous de vertus que la plume à la main?

CÉCILE.

Précisément. Tel est cet auteur qu'on renomme.
Des écrits, je le vois, il faut distinguer l'homme.
Celui-ci parle bien, écrit bien, agit mal ;
Son autre bienfaiteur éprouve un sort fatal,
Que fait-il pour lui? Rien.

ARMAND.

Rien?

CÉCILE.

Quoi, votre bon père
Ne vous l'a point dit?

ARMAND.

Non ; j'avoûrai sans mystère
Que coupable envers lui d'un tort, il me fallait

Le réparer, et c'est aussi ce que j'ai fait.
Mon père alors sortant pour affaire pressée,
La conversation sur ce point fut laissée.

CÉCILE.

Je venais pour causer du parent généreux.
Le verrons-nous bientôt ? Viendra-t-il en ces lieux ?

ARMAND.

Je ne sais.... Le bijou, je l'ai vendu, Cécile;
Son prix....

CÉCILE.

Ne parlons point d'un détail inutile....
D'égards et de respects il faut l'environner.
Les maux d'un honnête homme, il faut les deviner.
Vous viendrez tous les jours me parler de Vernance.

ARMAND.

Je pars demain !...

CÉCILE.

Demain ?.. Dans cette circonstance
Vous abandonneriez le parent? C'est fort mal;
Oui, fort mal, mon cousin.

ARMAND.

Ah ! ce départ fatal
Me met au désespoir !

CÉCILE.

Mon cousin, j'imagine,
Regrette les plaisirs de Paris.

ARMAND

Ma cousine,

Non, ce n'est point cela que regrette mon cœur.
Pour moi de tels plaisirs ne sont pas le bonheur.
Hélas ! c'est pour toujours que mon père m'emmène !

CÉCILE.

Toujours !

ARMAND.

Près de Dijon, notre petit domaine,
Il veut que ce soit moi qui le fasse valoir.

CÉCILE.

Et c'est là le motif de votre désepoir ?
Les champêtres travaux pourraient-ils vous déplaire ?

ARMAND.

Non ; le travail des champs, combien je le préfère
A ces pénibles soins qu'exige dans Paris
La poursuite des biens dont on est trop épris.
Oh ! que l'on connaît peu les vrais biens de la vie !

CÉCILE.

Ces faux biens, comme vous, je les vois sans envie.
En m'entendant causer sur ce même sujet,
Votre père tantôt m'a dit qu'il m'approuvait.

ARMAND.

Vous approuver ! bien plus, je crois qu'il vous admire.

CÉCILE.

Oh !

ARMAND.

De l'ambition quand règne le délire,
Jeune, belle, et pouvant aisément concevoir
De briller dans le monde un légitime espoir ;

On vous voit désirer un destin plus tranquille.
Peut-être aimeriez-vous même un champêtre asile ?

CÉCILE.

Beaucoup.

ARMAND.

Vraiment ?

CÉCILE.

Vraiment. Pensez-vous que mon cœur
Ait besoin de Paris pour trouver le bonheur ?
Je vois... de ma raison mon cousin se défie.
Monsieur croit avoir seul de la philosophie.

ARMAND.

Je crois que dans Paris, pour le choix d'un époux....

CÉCILE.

Mon tuteur s'est offert, que me conseillez-vous !

ARMAND.

A part. Haut.
Ciel! Je ne puis dicter la réponse.

CÉCILE.

Elle est faite.
Un refus.

ARMAND.

Deux ? Ernest....

CÉCILE.

Ma franchise est extrême ;
Je ne les aime pas, j'ai dû les refuser.

ARMAND.

Peut-être votre cœur.... qui peut m'autoriser

A pénétrer....

CÉCILE.

Parlez.

ARMAND.

Il se pourrait qu'un frère,
Un parent, un ami d'une pensionnaire....

CÉCILE.

Tout cela se pourrait, mais tout cela n'est pas.

A part.

Il m'aime, oh c'est bien sûr !

ARMAND.

Si j'étais riche ! hélas !
J'en suis loin !

CÉCILE.

Vous aimez l'argent?

ARMAND.

Non pour moi-même;
Pour obtenir la main de la femme que j'aime.

CÉCILE.

Elle est intéressée? Alors, oubliez-la ;
Quand on aime l'argent, on n'aime que cela.

ARMAND.

N'aimer que l'argent ! Elle ! oh non ; sa bienfaisance
Des plus nobles vertus nous offre l'assurance.

CÉCILE.

Eh bien, pourquoi de l'or pour l'obtenir?

ARMAND.

Pourquoi?

Afin qu'on soit bien sûr que mon amour à moi
Ne veut que la personne, et non pas la fortune.
Trésors, rang, dignités, et leur suite importune,
Hochets auxquels le monde attache tant de prix,
Qu'est-ce que tout cela pour un cœur bien épris !
Oui, retiré du monde avec celle que j'aime....

CÉCILE à part.

Voilà de l'amour vrai.

ARMAND.

Mais suis-je aimé de même?

CÉCILE.

Vous n'êtes pas certain d'en être aimé ?

ARMAND.

Jamais
Je n'osai lui parler de mon amour.

CÉCILE.

Eh ! mais
Qui donc l'en instruira ? Sans être par trop fière,
Elle peut s'exempter de parler la première ;
Qu'en pensez-vous ?

ARMAND.

L'excès de ma timidité....

CÉCILE à part.

Excessive, en effet. Je crois, en vérité
Qu'il ne parlera pas.

ARMAND.

Ma cousine, peut-être,
Si les yeux suffisaient, vous auriez su connaître

Un secret que ma bouche à peine ose exprimer.
C'est vous que j'aime.

CÉCILE à part.

Enfin!

ARMAND.

Mais toujours vous aimer
Sans savoir si je dois espérer de vous plaire!
Ah! parlez.

CÉCILE.

Mon cousin!

ARMAND.

Que faut-il que j'espère,
Cécile?

CÉCILE.

Armand!

ARMAND.

Armand est-il assez heureux
Pour vous voir agréer son amour et ses vœux!

CÉCILE.

Dire oui, l'usage va me condamner, j'y songe.
Pourtant si je dis non, je vais dire un mensonge!

SCÈNE V

ARMAND, CÉCILE, P. IMBERT.

P. IMBERT.

Vernance est arrivé. Viens le voir.... Vous aussi....

A Armand.

Ton père, mon enfant, te cause un grand souci;
Je gêne ton penchant pour les lettres; écoute :
Qu'espérais-tu trouver, Armand, dans cette route?
De la gloire? Ah! mon fils, mon vieil ami Bréval
M'a des lettres tantôt donné l'état moral;
Des rivaux, point d'amis, une intestine guerre.
A ce triste avenir j'ai voulu te soustraire.

ARMAND.

Oui, fuyons ce Paris. Je n'y puis sans souffrir
Voir de certaines gens, habiles à mentir,
Usurper nos respects par leur morale écrite,
Quand il nous faut blâmer leur morale en conduite.

P. IMBERT.

Ces certaines gens-là sont un certain quelqu'un....

ARMAND.

Quel égoïsme affreux!

P. IMBERT.

Va, rien n'est plus commun.
Ce quelqu'un, sur ce point, a de nombreux confrères,
Surtout parmi les gens maîtres de nos affaires.
L'intérêt de l'État, prétexte à beaux discours!
L'intérêt personnel, en action toujours!
L'égoïsme, aujourd'hui, fait bien des hypocrites.
Le manteau libéral couvre tant de jésuites [1]!

---

[1] A la représentation, la scène finissait après ce vers.

ARMAND.

La politique aussi règne dans nos pays?

P. IMBERT.

La politique est tout, dans ce moment, mon fils;
Elle tient les destins, l'avenir de l'Europe.
Chacun veut deviner où ce parti myope,
Ce parti doctrinaire entraîne le pouvoir;
Ses secrets, ses moyens, ses projets, son espoir;
S'il pense ce qu'il dit, et s'il dit ce qu'il pense;
S'il est fourbe ou niais, lorsque son influence
Rend tout problématique, hors sa présomption,
Qui de l'oligarchie aide l'ambition;
Avec elle, en secret, réglant l'absolutisme,
Et de compte à demi faisant du despotisme.

ARMAND.

Je ne les aime pas ces lourds et froids pédans,
Froids auteurs, froids amis, et très-chauds intrigans.
Ils vantaient les progrès de la raison humaine;
Et la leur, rétrograde, égoïste, incertaine,
Depuis qu'on les a vus escroquer le pouvoir,
Pour ces mêmes progrès devient un éteignoir.

P. IMBERT.

Petits législateurs dont le petit génie
Rêve de petits plans de vaste tyrannie,
Et dont l'immense orgueil, souvent mystifié,
Voudrait bien faire peur, mais ne fait que pitié.
La Restauration eut toujours leur suffrage,
Tant qu'ils crurent régler sa marche sans partage;

Le jésuite voulut en être le fanal;
Le parti doctrinaire alors fut libéral.
Libéral par calcul, qu'il vienne une autre chance,
Pour un autre intérêt il trahira la France.

SCÈNE VI

ARMAND, CÉCILE, P. IMBERT, A. IMBERT, ERNEST.

A. IMBERT sans voir personne.

Sans lui j'étais nommé!

P. IMBERT à A. Imbert.

Nous allons revenir.
Ensemble nous avons une affaire à finir.

SCÈNE VII

A. IMBERT, ERNEST.

ERNEST.

Quelle affaire?

A. IMBERT.

Qu'importe? Eh, parlons d'autre chose...
Le bonheur est le but que chacun se propose.

ERNEST.

Et le vôtre toujours fut l'objet de mes vœux.

A. IMBERT.

Félicite-moi donc, car je vais être heureux.

ERNEST.

Quelque nouvel emploi?

A. IMBERT.

Je ne me crois point d'âge
A devoir pour toujours me soumettre au veuvage.

ERNEST.

Hein !

A. IMBERT.

Va, tes intérêts n'en souffriront en rien.

ERNEST.

Le nom?

A. IMBERT.

Elle est fort jeune, et...

ERNEST.

Le nom?

A. IMBERT.

Je sens bien
La disproportion d'âge, mais...

ERNEST.

Qui?

A. IMBERT.

Cécile.

ERNEST.

Eh mais, je l'aime aussi !

A. IMBERT.

Vous aimez ma pupille?

ERNEST.

Je suis sûr tôt ou tard de m'en faire adorer.

A. IMBERT.

A présent que tu sais....

ERNEST.

Je veux tout ignorer.

A. IMBERT.

Vous osez!....

ERNEST.

J'ose dire et penser que mon âge
Et celui de Cécile.... Oui, mon père est trop sage
Pour ne comprendre pas en bon logicien
Qu'il doit de son amour le sacrifice au mien.

A. IMBERT.

Non, ne l'espérez pas!

ERNEST.

Alors, comment donc faire?
En usant de mes droits je crains de vous déplaire,
Pourtant....

A. IMBERT.

Vous braveriez mes lois?

ERNEST.

Je suis majeur.

A. IMBERT.

Ingrat!

ERNEST.

Amant, j'ai droit de chercher le bonheur [1]

Ah !... Verneuil...

---

[1] ERNEST.

Non, mais amant désirant le bonheur....

A. IMBERT.

Si j'avais vingt-deux ans, et qu'au fond de mon ame
Un peu d'ambition eût allumé sa flamme,
Je sentirais qu'il faut, quand on veut parvenir,
Contre un amour trop vif savoir se prémunir :
Il égare l'esprit alors qu'il le domine.
Chez tous nos jeunes gens, qui font de la doctrine
Et dans le positif voyagent prudemment,
L'amour est un calcul et non un sentiment :
Dès-lors c'est un moyen et non pas un obstacle,
L'hymen est des grandeurs pour eux le tabernacle;
Leurs succès, du système attestant la bonté,
Leur exemple pour moi ferait autorité.

ERNEST.

Il n'en est point pour moi. Je ris des doctrinaires
Qui, sur leurs canapés, politiques sectaires,
Règlent les lois, les mœurs, les constitutions,
Calculant tout, hormis le jeu des passions.
Ils vantaient les progrès de la raison humaine;
Et la leur, rétrograde, égoïste, incertaine,
Depuis qu'on les a vus escroquer le pouvoir,
Pour les mêmes progrès devient un éteignoir.
Ah!.... Verneuil...

SCÈNE VIII

A. IMBERT, ERNEST, VERNEUIL.

VERNEUIL.

De deux francs une baisse subite....

A. IMBERT.

Deux francs !

ERNEST.

O ciel ! deux francs !

VERNEUIL.

La Doctrine maudite [1]...

A. IMBERT.

Que nous en coûte-t-il ?

VERNEUIL.

Chacun cent mille écus.

A. IMBERT.

Maudit jeu !

VERNEUIL.

Dangereux.

ERNEST.

Deux francs !

---

[1] Une caisse est en fuite.

VERNEUIL.

Un franc de plus,
Et j'étais ruiné, ruiné sans ressource.
En aveugles nous tous nous jouons à la bourse
Contre certains agens de certains hauts patrons,
Dont un secret d'État fait prospérer les fonds.
Pour eux c'est spéculer ; pour le dictionnaire,
C'est faire ce que fait, à l'aide d'un compère,
Ou bien filant la carte avec dextérité,
Contre un joueur sa dupe un joueur d'écarté.
Contre ces loups-cerviers que le parquet attire
Je ne veux plus lutter.... On n'oserait pas dire
Que la bourse est un jeu moral. Un franc de plus,
J'étais banqueroutier malgré moi ! J'en conclus
Que d'y perdre l'honneur on court aussi la chance.
Je dépose cela dans votre conscience.
Mais payons le gagnant, joueur loyal ou non.
Adieu! Je n'aurai pas demain mon million.

SCÈNE IX

A. IMBERT, ERNEST.

A. IMBERT.

Quelle perte! Et s'il faut rendre un compte à Cécile,
Ma situation devient fort difficile.
Comprenez mon hymen.

SCÈNE X

A. IMBERT, ERNEST, P. IMBERT, CÉCILE, ARMAND.

P. IMBERT à A. Imbert.

Je viens vous avertir
Qu'Armand, Cécile et moi sommes prêts à partir,
Tous trois accompagnés du bienfaiteur Vernance.

A. IMBERT.

Cécile? Elle dépend de moi seul!

P. IMBERT.

Moi je pense
Que le choix d'un époux d'elle seule dépend;
Premier point. Prononcez cet arrêt qu'on attend,
Cécile.

CÉCILE.

Je n'ai pas une ame intéressée;
Mon oncle et mon cousin connaissent ma pensée.

P. IMBERT.

C'est clair.

ERNEST.

Très-clair.

A. IMBERT.

Je suis du moins son protecteur.

P. IMBERT.

Je le suis aussi, moi, son subrogé tuteur.
Cent mille écus de bien, un compte de tutelle
De douze ans. N'est-ce pas votre dette envers elle?

A Cécile.

Vous pouvez écouter vos penchans vertueux,
Et vous consolerez beaucoup de malheureux.
Oh! combien il m'est doux de protéger Cécile!

A Ernest.

Vous ne méritiez pas d'épouser ma pupille,
Monsieur; à d'autres mains je veux la confier.
Il lui faut un époux qui sache apprécier
Et ses douces vertus et sa délicatesse.
Quant au rang, je connais celui qui l'intéresse.

A Armand.

Puisque chez tant de gens les titres font fureur,
Armand, je t'anoblis, je te fais laboureur.

A Cécile.

Vous vous honorerez alors d'être sa femme.

ERNEST à Armand.

Traître!

ARMAND.

Moi? Je t'ai fait confident de ma flamme,
T'avouant que j'étais rival d'un ami. Toi :
« L'amour est égoïste, as-tu dit, parle ; » et moi
J'ai parlé. Quel reproche as-tu droit de me faire?

A. IMBERT à part.

La perdre sans retour!... Je contrains ma colère,

Cet Armand! mon fléau!

ARMAND bas à Cécile.

Des pleurs mouillent vos yeux.

CÉCILE.

Je le plains, et je fus élevée en ces lieux [1].

---

[1] Je le plains, et je fus élevée en ces lieux.

P. IMBERT.

Je sais tout par Blinval. Vous êtes un habile,
Vous, dans l'art d'exploiter une plume mobile.
Mon frère est de ces gens qui, sans convictions,
Toujours avec profit marchands d'opinions,
Ont su, parlant d'honneur, de vertu, de morale,
Du rôle d'apostat monnoyer le scandale.
Auteurs, spéculateurs, mobilier du pouvoir,
D'un parfum voyageur usant leur encensoir....

A. IMBERT.

Mais....

P. IMBERT.

Mais, honte à celui qui vend son éloquence!
L'honnête homme n'écrit qu'avec sa conscience.

Fausse sortie. Il emmène Armand, puis revient.

ERNEST.

Radoteur!

A. IMBERT.

L'emmener!

ERNEST.

Eh! parbleu, dans ce jour,
L'amour-propre outragé saura vaincre l'amour.

P. IMBERT.

Fausse sortie.

Partons. Au repentir si votre ame est ouverte;
Si la perte d'un frère est pour vous une perte;
Si des principes faux ne vous égarent plus;
Je puis tout oublier. Retrouvez des vertus,
Vous retrouvez un frère.... Et, sur ce point j'insiste,
Être moral vaut mieux que d'être moraliste.

Voyant revenir P. Imbert.

Encore?

P. IMBERT à A. Imbert.

Au repentir si votre ame est ouverte.

FIN.

J'invite les directeurs des théâtres de province à suivre le dénouement de la nouvelle version.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY
rue de la Monnaie, n. 11